

Ceux de nos abonnés qui ne gardent pas la file de notre journal, nous obligeront beaucoup en nous faisant parvenir les Nos. 9, 10, 11, 18, 19, 20, 33, 34, 35.

LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Nous donnons aujourd'hui les portraits des membres du nouveau gouvernement et du comité de défense. La plupart de ces hommes sont connus de nos lecteurs. Trochu, Jules Favre, Crémieux, Arago, Garnier Pagès, Grévy, Picard et Gambetta, sont les plus remarquables. Quelques-uns, malgré leur violente opposition au gouvernement de Napoléon et leurs discours révolutionnaires, sont des hommes modérés que l'expérience a dû instruire. Ils ont besoin de prudence et de sagesse dans les circonstances critiques où se trouve la France, pour se faire pardonner ce que leurs adversaires appellent une usurpation du pouvoir. Presque tous députés de Paris et représentant des idées républicaines qui dominent dans cette grande ville, on ne peut prétendre encore, qu'ils soient les représentants de la France. On saura d'ailleurs dans quelques semaines l'opinion des provinces appelées à former l'assemblée constituante.

Une élection, lorsque l'ennemi est aux portes de Paris! C'est une anomalie extraordinaire, une position fâcheuse.

Dès les premiers jours du nouveau gouvernement, on a crié à la tyrannie, à la domination de Paris, et l'élément révolutionnaire lui-même n'a pas tardé à élever la voix et à discuter la légitimité du nouveau pouvoir.

Que fera le nouveau gouvernement au milieu des éléments discordants qui vont éclater de toutes parts, entre les idées monarchiques d'un côté et les passions révolutionnaires de l'autre.

La France déchirée, désemparée comme un navire battu par la tempête, s'en allait à la dérive. Ils ont saisi le gouvernement au milieu de la stupeur générale et ont entrepris de sauver ce glorieux débris.

Dans une situation si désespérée, on s'attache au premier venu qui offre une planche de salut, le naufragé saisit la première main qui se présente.

Mais les sentiments ne tardent pas à changer, lorsque l'homme qui a sauvé le navire en détresse, l'avait, par son imprudence, jeté dans le danger. Or, il n'y a pas longtemps encore, des protestations violentes reprochaient à ces hommes des théories dangereuses pour l'honneur et la conservation de la France, et on leur disait qu'ils porteraient la responsabilité des désastres de la nation.

Les passions se taisent un moment en présence du danger, au milieu des malheurs de la patrie; on marche aveuglement, tête baissée, au-devant de l'ennemi. Mais quel embrasement lorsque bientôt, dans quelques jours peut-être, tous ces éléments s'entrechoqueront.

Vienne une faute, un désastre, un malheur,—et l'explosion aura lieu. Ce sera un peu plus tôt ou un peu plus tard, suivant qu'ils seront plus ou moins heureux, mais la chose arrivera.

Les Français attendront-ils au moins que l'ennemi soit loin du sol de la France pour régler leur compte entre eux? Il faut l'espérer, mais le contraire est possible.

La guerre civile à l'intérieur et les Prussiens aux portes de Paris! Quelle horrible pensée! Et pourtant les hommes d'aujourd'hui ne tomberont pas comme les autres sans se défendre; mieux vaut leur laisser la place libre jusqu'à nouvel ordre. Rochefort est là, il fait des barri-

cadés en ce moment à l'intention des Prussiens, il n'hésiterait pas à s'en servir contre ceux qui voudraient lui ravir le pouvoir. Le peuple qui lui a ouvert les portes de la prison et l'a porté en triomphe, se battra pour lui dans les rues de Paris pendant que les Prussiens en bombarderaient les murs. Et pourtant, croit-on que les Bazaine, les McMahon, les Rouher, les Cassagnac, les Trochu même, pourront consentir à supporter la domination des Gambetta et des Rochefort?

Pour résumer notre pensée nous dirons que la république ne peut pas durer et qu'elle ne tombera pas sans effusion de sang, sans disputer le pouvoir à ceux qui voudront le lui enlever, qu'ils soient bonapartistes, bourbons ou orléanistes.

La victoire même, si elle était possible, ne sauverait pas la république, car elle ne détruirait pas les rancunes, les passions, les craintes et les ambitions liguées contre elle.

Ces déductions, ces résultats terribles nous paraissent naturels, basés sur les faits, sur l'histoire.

L. O. DAVID.

DÉMONSTRATION A MONTREAL EN FAVEUR DES BLESSÉS DE L'ARMÉE FRANÇAISE.

Dimanche dernier avait lieu à Montréal une troisième assemblée en faveur des blessés de l'armée française. Les Canadiens-Français ont noblement répondu à l'appel fait par le comité à leur patriotisme et à leur charité. Le résultat a été satisfaisant au point de vue national et matériel. M. de Lorimier avait été chargé dans deux occasions précédentes d'adresser la parole à la foule et il s'en était acquitté avec un succès digne de son talent et de son caractère.

Dimanche dernier au rond St. Jacques, MM. McCoy, L. O. David, Chapleau, Mahan et Duvert prirent la parole.

M. McCoy parla le premier en anglais et en français, il eut de bons mouvements au sujet des sympathies qui devaient unir le Bas-Canada et l'Irlande en faveur de la France.

M. Chapleau, appelé par la foule à grands cris, exprima en quelques mots avec le feu et les expressions heureuses qui le caractérisent, des sentiments pleins d'énergie et de patriotisme.

M. Mahan, avocat de Boston et major pendant la guerre américaine dans un régiment irlandais, fut introduit à l'assemblée par M. Duvert. C'est un des meilleurs orateurs que nous ayons entendus sur un *husting*. Le feu, le geste, la voix, l'entraînement, les idées et les sentiments, il a tout pour captiver un auditoire et l'enthousiasmer. Il fit un éloge magnifique du rôle de la France dans le monde et répéta plusieurs fois que sa ruine serait un malheur pour le monde entier. Il souleva des tonnerres d'applaudissements, lorsqu'il s'écria qu'il avait combattu pour la république américaine et que son bonheur maintenant serait de combattre à la tête de son régiment sous le drapeau français, qu'il était heureux d'avoir travaillé pour le gouvernement qui le premier avait reconnu la république française.

Voici à peu près les idées exprimées par M. L. O. David :

M. le président et messieurs. Comment parler lorsque l'âme est oppressée? L'homme ne parle pas dans les grandes douleurs, en face par exemple d'une mère agonisante sur un lit de souffrance. Il se tait, ou répond par

des sanglots à ceux qui l'interrogent. Eh! bien, c'est ce que j'éprouve en essayant de parler aujourd'hui des malheurs de notre mère-patrie.

Pourtant ces milliers de Canadiens-Français réunis en cet endroit pour manifester de si nobles sympathies, offrent un spectacle plein de grandeur et d'inspirations: c'est un témoignage éclatant que dans ses triomphes comme dans ses malheurs la France trouve ici des cœurs fidèles et généreux.

Il y a deux mois à peine une nouvelle terrible traversait le monde et le frappait de stupeur; la guerre était déclarée entre les deux nations les plus guerrières de l'Europe. Quel spectacle! D'un côté la Prusse ivre de succès et de gloire, et confiant ses drapeaux à un million d'hommes braves et aguerris; de l'autre, la France, le front ceint de huit siècles de victoires, et courant à la frontière comme une trombe; la France exaltée par les souvenirs immortels de son histoire, et heureuse de pouvoir enfin étouffer le glas funèbre qui depuis cinquante ans redit à ses oreilles ce mot lugubre: Waterloo!!!

La France devait triompher facilement dans cette lutte, de un contre un, elle qui tant de fois avait vaincu l'Europe coalisée. C'était là le vœu et l'espoir de tous les cœurs Français. Mais le Dieu des batailles en avait décidé autrement. Un cri de douleur s'échappait au bout de quelques jours de toutes les poitrines françaises, la France avait été battue et l'ennemi triomphant poussait ses flots retentissants sur le sol de la France.

Les Français ont été battus. . . . les Prussiens s'avancent. . . . combien de fois ces paroles foudroyantes ont retenti douloureusement dans nos âmes? Combien de fois en proie au désespoir nous avons refusé de croire à tant de désastres?

Mais la France n'était donc plus la France? Ses soldats n'avaient donc plus dans les veines le sang des vainqueurs de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Sébastopol et de Magenta! On disait cela, mais heureusement on avait tort. La vérité éclata. La France avait été trompée, trahie, peut-être.

Ceux qui la gouvernaient lui avaient dit qu'elle était prête. . . et elle ne l'était pas; qu'elle avait sept à huit cent mille hommes sous les armes, des munitions et des vivres en abondance. . . et elle manquait de tout cela. Ses soldats, ah! ils étaient toujours les mêmes; on les avait envoyés à la boucherie, et ils n'avaient pas reculé. Ils étaient un contre quatre, un contre six, un contre dix; ils manquaient de vivres et de munitions, ils étaient commandés par des hommes imprévoyants, présomptueux. . . . Qu'importe? il fallait soutenir l'honneur du drapeau, barrer le chemin aux Prussiens avec des montagnes de cadavres, ils acceptèrent le sacrifice; mourir en tuant le plus de Prussiens possible fut leur motto.

L'historien qui parcourera les champs de bataille témoins de l'héroïsme de la France dira:—ici 8,000 Français luttèrent pendant douze heures contre 80,000 Prussiens;—là ils étaient 35,000 contre cent cinquante mille; à côté, là, 40,000 contre 180,000. Et lorsqu'il pensera à ces héroïques régiments, se jetant, tête baissée, dans une mort certaine pour retarder la marche de l'ennemi et sauver les débris de l'armée, lorsqu'il aura raconté tous ces actes de bravoure et de dévouement sublime, il ajoutera enthousiasmé:—le soldat français est encore le premier soldat du monde.

Et cependant malgré ce sang versé, malgré ces deux

cent mille hommes arrachés aux bataillons prussiens, il y en a encore 400,000 sous les murs de Paris et autant éparpillés sur le sol de la France. Ils veulent entrer à Paris, ils veulent y planter leur drapeau ensanglanté. Eh! bien, qu'ils y entrent, les insensés! Ils n'en sortiront pas. Qu'ils transforment la grande cité en un fleuve de sang! Sur cette mer de sang on verra leurs cadavres confondus avec ceux de leurs ennemis. Samson jadis ébranla les colonnes du temple, et dix mille Philistins périrent avec lui sous les ruines. Eh! bien, que les Prussiens entrent dans Paris! le peuple ébranlera ses murs, bouleversera son sol, et vainqueurs et vaincus s'envelopperont dans le même tombeau.

Mais nous, que pouvons-nous faire pour notre infortunée mère-patrie?

Voyez ces milliers d'hommes gisant sur le sol ensanglanté! Entendez-vous leurs cris? ils vous demandent des secours; la France fait un appel à tous les cœurs français en faveur de ces nobles et braves enfants que la mitraille a mutilés. Que devons-nous faire, messieurs? Mais que fait l'enfant qui voit sa mère en danger, qui entend ses cris? Il vole à son secours, il se rue sur son ennemi et il fait un rempart de son corps à celle qui lui a donné le jour. Eh! bien, la France, c'est notre mère! Ce sang qui coule dans nos veines, c'est le sien! notre gloire, c'est la sienne! son drapeau, c'est le nôtre, celui qui a protégé notre berceau, qui l'a entouré de ses plis glorieux. La France vaincue... nous le serions aussi, son humiliation rejaillira sur nous.

Mais que dis-je? La France est vaincue, c'est vrai, les Prussiens entreront dans Paris, c'est possible. Mais ce sera l'expiation et non la mort; la purification et non la destruction. La France ne périra pas... car la tuer ce serait décapiter l'humanité, la frapper au cœur, ce serait éteindre le flambeau qui l'éclaire, briser l'instrument le plus puissant des œuvres de Dieu, abattre le drapeau qui depuis huit siècles porte à travers le monde la foi et la civilisation. Pourquoi ces sympathies de la Pologne et de l'Irlande, de toutes les nations opprimées? C'est parce que la France est le refuge, la patrie de toutes les infortunées, l'espérance de tous ceux qui gémissent dans les fers de la tyrannie.

O France chérie! nous ne pouvons plus comme autrefois combattre à tes côtés, mêler notre sang à celui de tes braves soldats. Mais reçois au moins notre obole pour soulager tes infortunes, reçois nos soupirs et nos vœux pour ta délivrance. Nous avons appris à t'aimer sur les genoux de nos mères, nous avons grandi dans les souvenirs glorieux de ton histoire, mais nous t'admirons dans tes défaites comme dans tes victoires et nous croyons à ton triomphe. Tu es là, pauvre France, épuisée, baignant dans ton sang, mais tu ne mourras pas. Bientôt ton vieux drapeau, symbole de la gloire et de la grandeur, déchiré par la mitraille, tout ensanglanté, flottera victorieux dans les airs. Tes ennemis reculeront devant ce glorieux lambeau, l'univers baissera la tête en signe de respect et sur les bords du St. Laurent comme sur ceux de la Seine, on criera: Vive la France!

UN AUDITEUR.

LETTRES CACOUNIAISES.

Cacouna, le 24 sept. 1870.

A MM. les Rédacteurs de *L'Opinion Publique*,

Un Irlandais fort en langues m'assure que Cacouna est un composé de deux mots sauvages, *Ca* ou *Ka*, terre ou pays, et *Couna*, porc-épic, pays des porc-épics. Cette étymologie est-elle la vraie? Je l'ignore. Mais je puis dire que pendant mon séjour ici je n'ai pas eu le plaisir de voir même l'ombre d'un porc-épic. Cacouna doit sa grande vogue à un Montréalais, le Dr. Campbell, de la rue Sherbrooke. Madame Campbell était bien malade! L'art était impuissant; les voyages avaient été inutiles. Le docteur résolut de faire une petite excursion avec sa femme en bus de Québec. Il s'arrêta avec elle à Cacouna; ils y passèrent l'été et Madame Campbell revint à Montréal pleine de santé et son affectueux époux tout rayonnant de joie et de bonheur. Le bruit de cette guérison se répandit au loin et fit la fortune de Cacouna. Les Cacounais devraient élever une statue à ce mari modèle. Je tiens ce renseignement du Dr. Larue, qui demeurait ici en 1853, époque de ma première visite à Cacouna. Hélas! je ne l'ai pas revu cette année. Il est allé faire ce long voyage d'où l'on ne revient point. Le Dr. Larue était le type du parfait gentilhomme français: exquise délicatesse, conteur agréable, enjouement continu, ennemi de toute affectation, esprit cultivé, répertoire inépuisable d'anecdotes sur les hommes et les choses. Il est mort célibataire, âgé de plus de soixante-dix ans, je crois. Demeurer à la campagne, rester garçon et vivre jusqu'à cet âge! Est-ce possible sans avoir des moments de mortel ennui? C'est ce que redoutait probablement l'honorable juge Casault, de la Rivière-du-Loup. A peine venait-il de s'installer dans ce charmant village qu'il s'est décidé à faire une fin, comme on dit. Il a attendu qu'il fut juge pour se marier. M. Casault a représenté au parlement le collège électoral de Bellechasse. Ce comté fait des juges, comme Trois-Rivières fait des shériffs. Il a eu pour députés, entr'autres, feu l'honorable Morin, le juge Chabot (mort garçon) et le juge Casault. Avis à M. Fournier, le représentant actuel de Bellechasse. Il sera juge malgré son opposition au gouvernement et malgré son indépendance. Ils sont si rares les députés vraiment indépendants. On pourrait graver sur la porte du parlement ces mots: *Vous tous qui entrez ici, aban-*

donnez toute idée d'indépendance, comme le Dante avait gravé à l'entrée de son Enfer: *Vous qui entrez ici, laissez de côté toute espérance.*

Mais revenons à Cacouna. Beaucoup de villes auraient raison d'être jalouses du bonheur qu'il a eu cet été: visite du Prince Arthur, de Sir George Cartier, de Sir Hincks, de Sir Galt. Ces deux derniers y ont passé presque toute la belle saison. J'ai suggéré à Sir Francis de déclarer Cacouna la capitale du Canada pendant trois mois de l'année, juin, juillet et août. Cette idée lui a souri: il m'a promis d'y penser sérieusement. Les Haut-Canadiens étaient en foule ici. Il n'y a pas eu beaucoup de bals; mais nous avons eu des réunions; et sous ce rapport, je suis fier d'avoir à dire que Montréal a remporté la palme; les réunions de Lady Cartier donnaient le ton: elles étaient les plus recherchées, même pour la société anglaise.

Inutile de vous dire que c'est la classe mercantile qui a dominé ici par le nombre. Les hommes de profession en Canada ne voyagent pas beaucoup pour cause. Un célèbre avocat de Montréal m'a dit qu'une excursion à Lachine pendant les vacances est tout ce qu'il peut se permettre en fait de voyage. Je suis surpris que les avocats n'aient pas encore trouvé le moyen de voyager gratis. Il me semble que Robert Macaire l'a trouvé ce moyen, pendant le temps qu'il avait l'honneur de porter la toge et de prendre les intérêts de la veuve et de l'orphelin. Et la plupart de nos législateurs ne sont-ils pas membres de la "noble profession"?

Je ne puis quitter Cacouna sans vous parler de son curé, le vénérable Mr. Clouthier, que j'ai connu en 1853. Un village, une paroisse sans curé, c'est une famille sans chef, sans guide; c'est un marin sans pilote et sans boussole.

Qu'on fasse disparaître le prêtre dans nos campagnes qui reconcilierait? Qui consolait? Qui guérirait les blessures du cœur? Qui soutiendrait le pauvre? qui protégerait le faible? qui recueillerait l'orphelin? ... M. Clouthier est adoré de ses paroissiens d'un amour sans bornes. Peu riche des biens de la terre, il exerce cependant l'hospitalité sur un pied qui ferait croire à de gros revenus. Pendant la saison des bains de mer, son presbytère est ouvert à tous les confrères, à ces ecclésiastiques, souvent pauvres, qui viennent ici chercher la santé; les laïques y sont aussi les bienvenus. D'ailleurs l'hospitalité du clergé canadien est proverbiale. J'en connais quelque chose. Et chez lui l'hospitalité se donne, et ne se vend jamais. Si je suis resté ici si longtemps, c'est que j'ai voulu mettre à exécution un projet que j'ai conçu pendant mon séjour à Cacouna. Je suis tout préoccupé de ce projet, tout gros de ma conception, comme disait J. G. Barthe, auteur du "Canada reconquis par la France". Depuis quelque temps, et surtout depuis que nous sommes une puissance, les titres et distinctions sont en grande demande, en haute estime. Pourquoi ne pas fonder un ordre de chevalerie ici, en Canada? Je n'y vois pas de difficulté. Eh! bien, voilà le patriotique projet qui a absorbé tous mes loisirs depuis un mois. C'est un besoin qui se fait grandement sentir dans le pays. Mon ordre ne comptera que des chevaliers simplement: ils s'appelleront "Chevaliers des bains" ou "Chevaliers cacounais." Les statuts de l'ordre sont déjà rédigés. Je vous les communiquerai plus tard. Comme le siège des opérations de mes futurs chevaliers sera Cacouna, dans le diocèse de Mr. Routhier, j'ai soumis à l'approbation de ce monsieur une copie de ces statuts. Je me propose aussi d'avoir l'opinion du très-complaisant professeur De Angelis, de Rome, sur la vétusté de ces statuts ou règlements. J'espère que son opinion me sera favorable, qu'elle sera sans ambages, sans équivoque, défauts ou qualités auxquels prête beaucoup la langue latine, langue dont se sert le très-érudit jurisconsulte. C'est dans cette langue aussi que la très célèbre Sybille ou prophétesse de Delphes dictait les oracles. Le roi d'Épire sur le point de commencer des hostilités avec les Romains, la consulta, sur l'issue de la bataille: elle lui répondit: "Aio te, Æacide, Romanos vincere posse." Cet oracle signifiait que ce bon roi pouvait vaincre les Romains, ou que les Romains pouvaient le vaincre. Il crut que la réponse lui était favorable, il engagea la bataille, et ce furent les Romains qui la gagnèrent. Un autre roi, Crésus, je crois, aussi crut que son confrère d'Épire, voulut pareillement savoir le résultat de la guerre qu'il allait entreprendre contre les mêmes Romains, et reçut la réponse suivante: "Si tu traverses le fleuve,.... une grande bataille sera gagnée." Il passa le fleuve plein de confiance et ce furent encore les Romains qui remportèrent la victoire.

Il serait bon d'éviter le style Sybillin.

La première investiture de mes chevaliers n'aura lieu que dans le mois d'août 1871, c'est-à-dire pendant la saison des bains à Cacouna. Si je me suis mis à l'œuvre avec tant d'ardeur, c'est que j'ai voulu couper l'herbe sous les pieds du gouvernement qui lui aussi a intention de fonder un ordre qui serait intitulé: *La Légion de bonheur*. Je vais de suite demander un brevet d'invention afin d'être en état de poursuivre devant la loi toute contrefaçon de mon œuvre, fruit de beaucoup de veilles et d'efforts de génie.

Vous voyez donc, messieurs, que je n'ai pas passé mon temps à m'amuser ici. Vous auriez pu, je l'avoue, avoir cette idée de moi, mais vous ne l'aurez plus, j'espère.

Veillez agréer l'expression de ma haute estime.

SIMON SERREUX.

On mande d'Outaouais que le gouvernement Impérial a cédé au gouvernement fédéral, pour l'usage de la milice, toutes les bâtisses louées pour recevoir les soldats anglais. Le gouvernement impérial payait un loyer de \$10,000 pour ces casernes.

On assure que les Métis du Nord-Ouest, après avoir lu les proclamations du Col. Wolsely et voyant que l'amnistie ne leur arrive pas, se pourvoient d'armes et menacent de se soulever.

Sir John A. MacDonald a eu une réception splendide à Ottawa. Des adresses lui ont été présentées, et la foule l'a reconduit jusqu'à sa demeure où il s'est rendu dans un carrosse attelé de quatre chevaux.

M. G. Ménard, ancien curé de Lachenaie, est mort subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante, sur la place Jacques-Cartier, à Montréal, jeudi matin.

NOUVELLES EUROPÉENNES.

LA GUERRE.

Paris est assiégé mais il n'est pas encore cerné. L'investissement complet de Paris paraît d'ailleurs une impossibilité, à cause des 16 forts situés de 1 à 4 milles des murailles et qui constituent autour de la ville une circonférence de 15 lieues. Il faudrait au-delà d'un million d'hommes pour cerner la capitale de la France; aussi il est à peu près impossible que les communications de Paris et des départements soient empêchées sur tous les points.

Nous voyons dans l'histoire que les murailles de Paris en ont plus de dix fois sauvés les habitants.

ENGAGEMENTS NON LOIN DE PARIS.

§ Affaire de Wissous

Cette affaire a été très-sanglante. Repoussés le 17 et le 18 à Juvisy et devant le fort d'Ivry, les Prussiens firent une troisième tentative le 19 pour couper le chemin de fer d'Orléans. Parvenue au village de Wissous, la colonne prussienne, forte de 30,000 hommes, a rencontré les Français, à peu près en nombre égal. La lutte a duré près de six heures. Durant le combat, les Prussiens ont reçu un renfort de 20,000 hommes, mais ils n'en furent pas moins complètement défaits. Le carnage a été terrible. Arrivés au village de Monthéry, les Prussiens ont essayé de se rallier dans le cimetière, mais ils ont de nouveau été culbutés et rejetés sur leur corps principal. Cette victoire les a forcés d'évacuer Corbeil et de se reconcentrer sur Melun.

Le résultat de cette victoire était d'assurer aux Français la ligne d'Orléans, la seule voie de communication alors ouverte entre Paris et les départements. Mais depuis, les Prussiens ont réussi à couper cette ligne.—Divers autres engagements ont eu lieu: Samedi, le 15, les Prussiens mirent en déroute plusieurs bataillons français non loin de la forêt de Brevannes. Le 16, il y eut une force escarmouche près de Vitry. Le 18, les Français furent repoussés de leurs retranchements à Betray et ont perdu 7 canons. Le 21, à Versailles, un corps de mobiles a capturé un grand nombre de Prussiens.

Beauvais via Tours, 25.—Une grande bataille, qui a duré toute la journée s'est livrée hier au nord de Paris, entre Pontoise et l'Isle Adam.

On rapporte que les paysans arrêtent les convois de provisions en arrière des Prussiens.

En Angleterre, on croit généralement que les Prussiens font des négociations avec la France simplement pour s'assurer le délai nécessaire pour la prise de Paris.

TOUL.

Bruxelles, 24.—Toul a capitulé et a été emporté d'assaut, comme on l'avait annoncé. Les conditions de la capitulation sont semblables à celles de Sedan.

STRASBOURG.

(Du *Courrier des Etats-Unis*.)

La défense de Strasbourg, la ville martyre, prend des proportions épiques: Strasbourg ne veut pas tomber vivante entre les mains du bourreau qui la torture, ne pouvant l'avilir. Elle pourra succomber, mais elle ne veut pas être souillée. Les dernières nouvelles sont à la fois lamentables et fortifiantes. Le canon de la place ne réplique plus aux assiégeants que comme respire un agonisant, juste assez pour montrer que le dernier souffle n'est pas éteint. Ulrich, le commandant légendaire, est blessé. Qu'il meure, celui-là, la France aura un deuil spécial pour lui! Le peuple de la ville voit cet exemple et s'en inspire; il ne veut pas se rendre; il voit la pluie de fer et de feu effondrer les toits, cribler les rues, embraser les maisons et les édifices, entasser les ruines et les cadavres... n'importe! on l'appelle au scrutin et il vote pour la résistance impossible. Brave peuple! brave soldat!

MACMAHON.

L'illustre maréchal n'est pas mort. Son médecin répond de lui. Il se trouve à Boulton-aux-Rois, près Sedan, prisonnier sur parole.

Un mot héroïque du maréchal MacMahon. Pendant que ses officiers se jetaient sous les pieds de son cheval pour l'empêcher d'avancer au milieu du désastre de l'armée française: "Laissez-moi, disait-il, laissez-moi montrer à ces rois, à ces princes qui se cachent derrière leurs masses d'hommes, comment un maréchal de France sait combattre et mourir quand il ne peut plus vaincre." Plutarque n'a rien enregistré de plus grand.

FAVRE ET BISMARCK.

Comme bien du monde s'y attendait, ces deux hommes d'état n'ont pu s'entendre. La Prusse est par trop exigeante. Immédiatement après la rupture des négociations, la proclamation suivante était adressée aux Français:

"M. Jules Favre, avant le siège de Paris, désirait voir le comte Von Bismark pour connaître les intentions de l'ennemi dont voici les déclarations:

"La Prusse désire continuer la guerre afin de la réduire et d'en faire une puissance de second ordre.

"La Prusse demande l'Alsace et la Lorraine par droit de conquête et avant de consentir à accorder un armistice, elle exigera la reddition de Strasbourg, de Toul et du Mont-Valérien.

"Paris est exaspéré et ses habitants préféreront s'envelopper sous les ruines plutôt que d'accorder d'aussi insolentes réquisitions.

"On y répondra par la violence et on se défendra jusqu'à la mort. La France accepte la lutte et compte sur ses enfants.

"(Signé).—Crémieux, Glais-Bizoin, Fourichon."

DERNIÈRES NOUVELLES DE PARIS.

Il y a beaucoup de désordres à Paris causés par des voleurs, des assassins et des émissaires de l'ennemi.

Il y a eu un grand nombre d'attaques contre des maisons privées, des hôtels, sur le Champs-de-Mars particulièrement, mais le général Trochu a adopté de nouvelles mesures très-sévères et saura sans aucun doute réprimer ces désordres. On rapporte que les caves à Paris se louent 2,000 francs comme lieux de refuge en cas de bombardement.

LA GUERRE CIVILE.

Londres, 25.—Les Prussiens rapportent que des hauteurs qui commandent Paris, ils ont pu voir que dans les rues on se battait et que l'on faisait usage du canon et de la carabine.

Des nouvelles reçues à Chartres, essaient de discréditer ce rapport, mais des dépêches reçues postérieurement de Brux-

elles, en date de samedi soir, affirment que depuis vendredi il y a eu des combats continus à Paris, entre les rouges et les troupes commandées par le général Trochu. On ne donne pas d'autres détails.

Une dépêche spéciale envoyée au *Times* de Londres dit qu'on ne croit pas à ces nouvelles.

Il y a à Paris une force considérable de la garde nationale trop intéressée dans le maintien de l'ordre pour que les socialistes s'aventurent de recourir aux armes. Il est assez naturel que les Prussiens cherchent à répandre de semblables nouvelles pour induire la population de la France à se soumettre.

Tous les jours des améliorations sont faites aux fortifications de Paris sous la direction du général Ripley. On a commencé d'envoyer les malles en ballon. Paris est décidé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité. Il y a maintenant 640,000 soldats Prussiens sur le territoire français, formant 21 corps d'armée. Trois nouveaux corps ont été organisés, mais ne sont pas encore partis de l'Allemagne.

M. THIERS.

Ce monsieur, après une longue entrevue avec le baron Beust, a laissé Vienne samedi dernier pour se rendre à St. Petersburg.

ITALIE.

Comme nos lecteurs le savent, les Italiens se sont emparés de Rome. Les troupes pontificales se sont rendues sans coup férir, d'après l'ordre formel du pape : les troupes ont rendu leurs armes et ont défilé devant les troupes Italiennes qui ne cessaient de crier : Vive Victor Emmanuel.

Toutes les grandes villes d'Italie ont illuminé le soir du jour de la reddition de Rome.

Le peuple sera appelé le 2 octobre à choisir son gouvernement, par un plébiscite. En attendant, une Junte locale est à la tête des affaires.

LES CAUSES DE LA DÉFAITE.

Les journaux français continuent d'accuser l'empereur d'être la cause des désastres de la France. Des correspondants de l'armée disent que plusieurs fois Bazaine et MacMahon ont été obligés d'accepter ses plans et que chaque fois ils s'en sont repentis. On prétend, par exemple, que c'est lui qui a fait partir MacMahon de Châlons où il pouvait barrer le chemin à l'armée du prince royal et protéger Paris dans le cas même d'une défaite, pour essayer d'opérer une jonction avec Bazaine, par Sedan et Montmédy, que bien plus le retard de seize heures causé par le transport des bagages de l'empereur a fait perdre à MacMahon tout l'avantage qu'il avait sur le prince royal. L'objet principal de MacMahon était de marcher assez rapidement pour culbuter les armées de Steinmetz et de Frédéric Charles et se joindre à Bazaine avant l'arrivée du prince royal.

Mais comme à Gravelotte, disent les correspondants, il fallait s'occuper de l'empereur et des bagages. Voici ce que dit à ce sujet l'un d'eux :

"Certes, l'incapacité de plusieurs généraux, le défaut d'unité dans le commandement, l'échelonnement de nos corps d'armée sur la frontière, et le manque d'organisation régulière du service des approvisionnements, entrent pour beaucoup dans nos échecs ; mais à ces causes diverses et intermittentes de la situation actuelle, il est juste d'en ajouter une autre, persistente et toute spéciale : celle du transport des fourgons impériaux, qui ont sans cesse retardé la marche de l'armée depuis le début de la campagne."

Avec plus de fermeté, Bazaine à Gravelotte, et MacMahon à Sedan, pouvaient supprimer cette cause.

S'il y a un reproche à faire à ces héros, c'est d'avoir reculé devant ce devoir là.

PROPHÉTIES.

Les journaux publient en ce temps-ci des prophéties émouvantes auxquels les événements semblent donner une réalisation étonnante.

S'il est bon de ne pas être trop crédule, il faut prendre garde aussi de ne pas être trop incrédule.

Nous publions quelques unes de ces prophéties :

PROPHÉTIE DE SŒUR ROSA.

Sœur Rosa était une sainte religieuse qui vivait au commencement de ce siècle dans un monastère de Rome. Elle était remarquable par les lumières prophétiques dont elle paraissait souvent illuminée. Tous les événements qu'elle a prédits se sont réalisés jusqu'à présent presque à la lettre, tels que l'avènement de Pie IX, la révolution qui le chassa de Rome, son rétablissement par Napoléon III, l'avènement de la république de 1848, la mort de Charles Albert, la chute de Napoléon III.

Après avoir annoncé la chute de Napoléon III, elle continue ainsi :

Un persécuteur qu'elle appelait "précurseur de l'Ante-Christ" paraîtra sur la scène. Elle parlait de lui comme s'il fût déjà né, et disait qu'il s'appellerait lui-même le Rédempteur, qu'un grand nombre de sectaires s'uniront à lui, qu'ils persécuteront l'Eglise et par les fausses doctrines et par les violences, et qu'ils seront d'une malice si subtile qu'ils enlanceront dans leurs rusés beaucoup de fidèles. En même temps il y aura une guerre sanglante (elle en parlait avec horreur,) les nations seront dans la confusion, on n'entendra que le bruit des tambours et le cliquetis des armes et l'Italie sera réduite en un monceau de ruines.

Elle s'écriait souvent : Pauvre Italie !
Parlant du couvent de Taggia même, elle disait : Toutes les religieuses ne persévéreront pas. Les religieuses qui l'ont souvent entendu répéter cette prophétie, affirment qu'elle ne parlait point de la persévérance dans la foi, mais de la persévérance dans le monastère.

Mais celles qui persévéreront seront crucifiées sur la Montagne, place plantée d'oliviers dans l'enclos du monastère avec d'autres personnes qui se seront réfugiées dans le monastère. Les confesseurs de la foi seront consolés au milieu de ces troubles par de pieux et savants prêtres, surtout par les Membres de l'Ordre de St. Dominique.

Elle disait d'une manière générale : Peu d'évêques renieront leur foi : la majorité restera ferme et souffrira beaucoup pour l'Eglise. Elle a prédit souvent que non-seulement les biens des religieux, mais aussi des bons catholiques seront confisqués.

Il y aura une grande révolution en Europe, les nobles seront emprisonnés, et un esprit de sauvage démocratie régnera

partout, la paix ne sera rétablie que lorsque la fleur blanche, le lis des descendants de St. Louis, sera montée sur le trône de France.

Les Russes et les Prussiens porteront la guerre en Italie, et convertiront les Eglises, en écuries, les chevaux seront logés dans la nouvelle église de son monastère. Et parce qu'elle a vu que cette église servirait d'écurie aux chevaux des Moscovites, elle ne votera jamais en faveur de son érection. Quand elle sera bâtie, répétait-elle, jamais je n'y entendrai la messe, car les Russes y mettront leurs chevaux. Et de fait elle est morte six mois avant sa bénédiction.

La persécution commencera par la suppression des Jésuites, qui s'organiseront de nouveau et seront de nouveau abolis pour ne jamais se relever.

A la fin une terrible tempête se déchaînera contre l'église ; seulement deux Ordres religieux seront laissés debout, les Dominicains et les Capucins, ainsi que les hospitaliers dont la fonction sera de loger les pèlerins qui iront visiter les tombeaux des nombreux martyrs, tués pendant la persécution.

L'Autriche, la Russie et la Prusse se liguèrent ensemble contre les rebelles, et les Prussiens se soumettront à l'Eglise, et l'Angleterre se convertira.

Les Russes seront repris par le Souverain Pontife, et ils deviendront plus humains à l'égard des Catholiques.

On dit qu'elle a retracé d'avance chaque circonstance de sa mort.

Elle disait souvent en pleurant : Beaucoup de péchés inondent l'Italie, des événements terribles passeront sur l'Europe, surtout sur l'Italie.

Elle affirmait à ses sœurs qu'il leur serait donné de voir tout ce qu'elle a vu, qu'elles seraient impuissantes à contenir leur douleur. Il est bien connu qu'elle disait constamment. Dans les persécutions de l'Eglise, les prêtres et les religieux seront massacrés sans merci.

Nous sommes obligés de nous arrêter ici aujourd'hui, nous continuerons dans notre prochain numéro. Ces prophéties sont nombreuses et curieuses à lire. Elles diffèrent quelquefois dans certains détails et ne précisent pas toujours de la même manière les dates, mais elles s'accordent toutes sur le fond et les faits saillants, sur ce fait, en particulier de la chute de Napoléon, de la guerre terrible qui bouleverserait l'époque actuelle, des tribulations du St. Siège, de l'esprit révolutionnaire qui dominerait dans le monde et des malheurs de la France. Si l'on en croit ces prophéties, la France ne serait pas au bout de ses épreuves, la guerre civile se joindrait à la guerre étrangère pour l'affliger ; et Paris la fameuse ville, la capitale du talent, de la civilisation et des plaisirs de l'Europe serait complètement détruite à cause de ses crimes. Puissent ces prédictions ne pas se rapporter à l'époque actuelle.

Après tous ces troubles et ces calamités viendrait une ère de prospérité sans exemple pour l'Eglise. L'Angleterre et plusieurs royaumes d'Allemagne se convertiraient et un Bourbon monterait sur le trône de France et son règne illustrerait la religion et la France. Bien entendu on n'est pas obligé de croire à ces prophéties, mais il est assez curieux de les étudier pour voir jusqu'à quel point elles coïncideront avec les événements actuels.

FORTIFICATION DE PARIS.

On sait que Paris a maintenant des fortifications redoutables grâce en grande partie au célèbre M. Thiers sous Louis Philippe. Enfermée dans d'épaisses murailles dans une conférence de 9 lieues, elle offre aux coups de l'ennemi une succession de forts, de terrasses et de bastions difficiles à franchir.

Sept à huit cents canons guettent du haut de ces renforts l'ennemi et les mitrailleuses sont prêtes à l'aider pour semer la mort au milieu des bataillons prussiens. Quatre cent mille hommes bien armés attendent l'arme au bras, la rage dans le cœur.

Il faut que les Prussiens passent à travers tout cela pour arriver à Paris, et là encore ils trouveront les barricades, les barricades auxquelles on travaille nuit et jour.

Ils pourront y entrer, ils pourront peut-être faire de Paris un monceau de ruines fumantes et de cadavres, mais ils resteront eux-mêmes sous ces ruines, vainqueurs et vaincus s'en-seveliront dans le même tombeau.

Voici quelques renseignements sur les forts dont les noms sont indiqués sur notre carte, on pourra juger de leur force et de leur nombre :

"Les forts de la rive droite sont au nombre de sept.

"A l'est, l'ennemi qui arrive par la vallée de la Marne rencontre le fort de Nogent. Vincennes sert de point d'appui à l'excellente ligne de défense qui peut être établie à la gorge de la presqu'île de Saint-Maur. Les forts de Rosny, Choisy, Romainville, occupent le plateau qui unit la groupe des hauteurs de Belleville avec celles de la forêt de Bondy. Au nord Saint-Denis est protégé et protège Paris au moyen de tout un système formé par la couronne de la Biche, qui s'appuie sur la Seine, le double couronne du Nord que traverse le chemin de Paris à Amiens, la lunette de Stains, vers la gauche, et en arrière, commandant la plaine Saint-Denis, le fort de l'Est.

"C'est vers l'ouest que la ligne des forts paraît, au premier abord, la plus faible. Depuis Saint-Denis jusqu'à Issy, il n'y a qu'une position fortifiée, celle du Mont-Valérien. Mais, d'une part la position du Mont-Valérien est exceptionnelle, commande au loin toute la vallée de la Seine : de l'autre, la défense de Paris est, de ce côté, assurée par le cours de la Seine. L'ennemi ne peut passer la Seine pour débarquer dans la péninsule du bois de Boulogne, au risque d'être écrasé par les feux des canons placés sur les fortifications entre les Ternies et Auteuil. Un passage de fleuve dans de pareilles conditions est impossible. Des travaux sont du reste en ce moment entrepris à Meudon, dont l'objet précisément est de compléter surrogatoirement la défense de la capitale de ce côté.

"Cette défense sur la rive gauche est assurée par une suite de forts très-rapprochés les uns des autres. Ce sont les forts d'Issy, de Vanves, de Montrouge, de Bicêtre et d'Ivry.

"Le fort de Charenton, situé derrière Alford, entre la Seine et la Marne, arrêterait la marche d'un ennemi qui tenterait de pénétrer à Paris par la vallée de la Seine, ou par celle de la Marne.

"Les forts les plus rapprochés de l'enceinte continue sont les Forts de Montrouge et de Bicêtre. Il n'y a entre eux et le fossé des fortifications que 1,200 mètres. Le fort le plus éloigné est celui de la Briche, qui est à 7,000 mètres.

"Ces différents forts sont unis les uns aux autres par une excellente route stratégique qui, sauf quelques points peu étendus, est admirablement entretenue.

"Chacun des forts des environs de Paris est pourvu de ma-

gasins et de poudrières ; ces magasins sont casematés et à l'épreuve de la bombe."

LA RÉSISTANCE.

C'est pied à pied qu'il faut disputer à l'ennemi le sol de la France. Les traces sanglantes qu'il y laissera l'aideront à retrouver son chemin quand il sortira de chez nous.

S'il est vainqueur jusqu'à la fin ; si, pour nous punir de notre absurde confiance en ceux qui nous ont trompés si cruellement, nous devons succomber dans la lutte, il faut que le triomphe de la Prusse soit empoisonné par les pertes qu'elle aura subies.

Et il en sera ainsi grâce au courage indomptable de nos soldats.

Les veuves et les orphelins formeront la haie sur le passage du roi Guillaume. Leurs hymnes seront des chants de mort.

Dans tous les sourires il y aura des larmes ; les succès seront acclamés par des sanglots.

Résistons toujours quand même ! le désespoir du vainqueur s'en augmentera d'autant.

Illuminez avec des cierges, gens de Berlin, et tendez vos maisons de noir. C'est ainsi que vous devrez fêter les anniversaires de ces grandes journées.

Le mal que vous nous faites s'atténue par celui que nous vous faisons.

Pour une blessure qui nous frappe, comptez celles que vous recevez !

Vos hordes innombrables, sous lesquelles vous essayez de nous écraser, sont-elles assez fauchées !... Voyons, faut-il vous aider pour enterrer vos morts ?

Nous tombons par centaines et vous par milliers. En visitant les champs de bataille qui vous restent, vous avez dû vous demander plus d'une fois si réellement vous étiez vainqueurs.

Tenez, là, là, il y en a encore !... Une fosse d'honneur à ceux-ci : ils n'étaient que trois contre un ! La chose est trop rare pour qu'on ne la constate pas.

Le jour où le bruit passera dans vos rangs que vous combattez à nombre égal, il faudra voir alors si l'élan de vos troupes se soutiendra.

Quoi qu'il arrive, nous aurons le droit de vous cracher cette ironie à la face, et nous mettrons plus de fierté à prononcer le mot de vaincus que vous n'en sauriez avoir en hurlant celui de vainqueurs.

Prince Charles, vous avez eu tort d'écrire tant de pages sur l'art de nous combattre. Une seule ligne était nécessaire, celle-ci :

"Pour vaincre les Français, il suffira d'être dix contre un."
Mais il fallait à l'écrivain autant de mots pour soutenir sa thèse qu'il faut de soldats au capitaine pour remporter la victoire.

LOUIS LEROY.

Nos lecteurs liront avec plaisir cette charmante boutade d'un des écrivains les plus populaires de Paris sur le roi de Prusse. Le peuple le plus spirituel de la terre ne pouvait manquer d'accabler de quolibets son cruel ennemi ; aussi on ne le manque pas :

"Brave homme au fond, inoffensif, excepté après boire. Les jours où il n'est pas gris (ce qui avec les jours où il l'est constitue une différence inappréciable,) il est charmant. Vous diriez un brigadier tourmenté par des créanciers. Depuis ses récentes victoires, il a une idée fixe : Aller à Paris ! il veut tâter des plaisirs de la capitale, qu'il n'a fait qu'effleurer.

"Pauvre vieux bonhomme !

"En vain ses généraux lui représentent-ils que ce voyage peut rencontrer quelques obstacles ; comme les enfants gâtés qui demandent la lune, il répond : "Veux aller à Paris, na !"

"Il ne sort pas de là.

"Il veut voir s'il pourra passer sous la Porte Saint-Denis sans courber la tête, ce qui est douteux, vu l'éternel plumet qu'il se paye entre la poire et le fromage.

"Hier encore, il a navré toute sa famille et son grand conseil en répétant son éternel refrain : "Veux aller à Paris !" On l'a calmé en lui offrant quelques flacons de champagne chippés par d'honorables uhlans dans les caves les plus voisines, et où il ne s'est pas trouvé sept sapeurs du génie pour s'y opposer.

"Le papa de Fritz néanmoins continue ses litanies : "Veux aller à Paris !"

"Pauvre vieux bonhomme !

"Et pourquoi n'irait-il pas à Paris ? Pourquoi l'empêcher de venir nous voir ? Il y a un moyen bien simple que nous lui offrons de satisfaire cette douce folie, et avec lequel il pourra traverser les boulevards sans coup férir et au milieu des applaudissements parisiens.

"Qu'il donne ordre d'échelonner tout le long des Champs-Élysées et des boulevards des officiers à cheval qui, rangés le long de la chaussée, tiendront chacun un grand cerceau de papier huilé.

"Le papa de Fritz, monté sur un cheval dressé en liberté, arrivera au grand galop en crevant les cerceaux comme au cirque.

"Et ding ! premier cerceau ! Et ding ! deuxième cerceau ! Et ding ! troisième cerceau !

"Et ainsi se réalisera son désir d'entrer à Paris et de voir, comme il le dit lui-même, *c.s fanfarons de Parisiens à ses pieds !*..."

"C'est égal, il est à la fois pénible et comique d'être ainsi pris pour un peuple de pédicures !"...

ALBERT MILLAUD.

ESSAI SUR LA CHÈVRE.

Un Américain publie, sur ce quadrupède, des remarques originales, dont nous détachons les suivantes :

Il n'y a que deux animaux sur la terre qui mangent du tabac—l'un est l'homme—et l'autre, la chèvre ; mais la chèvre fait mieux la chose que l'homme, elle avale tout et ne crache rien.

Voilà un rapprochement flatteur pour l'homme. L'auteur continue : elles parlent le même langage que les moutons ; les jeunes ont la langue plus déliée que les vieux et parlent plus facilement.

Leur lait est excellent et recherché par les bébés ; mais il leur donne un caractère hardi et des idées belliqueuses.

C'est sans doute parce qu'ils boivent de ce lait lorsqu'ils sont bébés, que les Irlandais sont si remuants et si batailleurs.

L'auteur dit lorsqu'ils sont bébés. Y a-t-il des bébés parmi les Irlandais ?



VUE DE LA CITÉ DE PARIS ET DE SES FORTIFICATIONS.—Voir page 307.

LE DRAME TERRIBLE DES CARRIÈRES DE JAUMONT.

MASSACRE DE 20,000 PRUSSIENS.

Les journaux français donnent sur ce drame des détails qui font frémir. Voici ce qu'un jeune soldat écrit à ce sujet à son frère :

«.....Sais-tu, dans notre corps, quelle cause première on donne à ce drame inouï! C'est, dit-on, la vengeance de quatre paysans ruinés et incendiés par les Prussiens. Pour se venger, ces hommes connaissant bien le pays, se sont faits les guides de l'ennemi et l'ont conduit dans une position que les Prussiens ont jugée inexpugnable sans se douter de l'épouvantable piège dans lequel on les attirait.

« Tu vas en juger :

« Les carrières de Jaumont, qui ont été d'abord exploitées à ciel ouvert, forment une immense et profonde excavation dont les parois à pic offrent une hauteur de sept à huit étages.

prendre à dos. Mais, au fort du combat, Canrobert, qui avait tourné les carrières, est venu installer des canons de l'autre côté du gouffre et a fait tirer à boulets sur les piliers de soutènement des galeries. Une heure après, l'éroulement subit, immense, en un énorme bloc, s'est fait sous les pas des Prussiens précipités dans le gouffre.

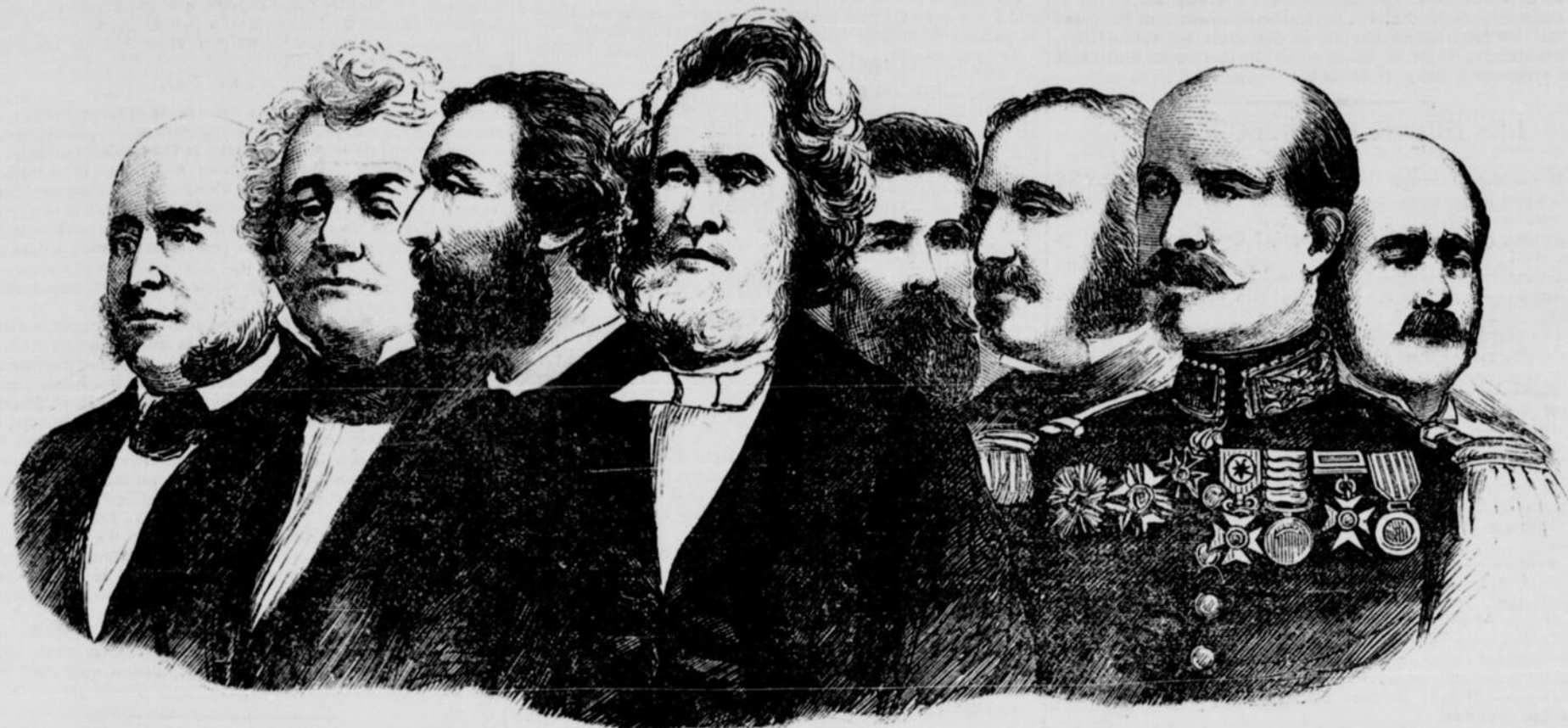
« Ah! mon cher Louis, je vivrais encore cent ans que j'aurais toujours dans l'oreille l'horrible cri poussé par ce corps entier en sentant le terrain s'effondrer sous lui! Figure-toi vingt mille cris se confondant en une seule clameur d'un indicible et poignant désespoir exhalée par ces hommes qui, tous et aussitôt, ont compris qu'ils allaient périr. C'était comme une seule voix humaine, mais puissante au possible, vibrante d'une épouvantable angoisse, un dernier et sinistre appel au secours, un effroyable adieu à la vie... mais de bien courte durée, car l'avalanche humaine a aussitôt commencé et hommes, chevaux, canons, tout s'est abîmé pêle-mêle dans le précipice en une gigantesque masse qui s'écrasait sous son poids monstrueux. En même temps que l'éroulement se produisait,

SI J'ÉTAIS CULTIVATEUR.

Et que j'eusse une famille, voici comment je m'y prendrais pour préparer mes enfants à exercer la même profession que moi, et pour les mettre à même de faire mieux que leur père.

Et d'abord, mes enfants, filles et garçons, seraient, dès l'âge de 6 ou 7 ans, placés à l'école du village; ils y resteraient jusqu'à l'âge de 13 à 14 ans. Je ferais en sorte durant ces premières études, de les y envoyer régulièrement, car l'habitude qu'ont la plupart des enfants des campagnes de ne fréquenter les classes que pendant les mois d'hiver, nuit considérablement à leurs progrès: ils oublient en été ce qu'ils ont appris en hiver.

Dès qu'ils sauraient lire je tiendrais à ce qu'ils eussent entre les mains un ouvrage d'agriculture, qui serait lu à son tour et dont une application simple et à leur portée serait donnée par l'instituteur. Je prierais aussi ce dernier de leur faire quelques dictées relatives à la science agricole, dont il trouverait le texte dans les publications périodiques ou dans



M. Grevy. Emanuel Crémieux. Léon Gambetta. Jules Favre. Pierre Magne. Jules Simon. Gén. Trochu. André Lavertujon.

MINISTÈRE DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

C'est au sommet d'une de ces parois à pic que s'étaient fortement établis les Prussiens, bien certains ainsi de n'être pas surpris par derrière.

« Des quatre paysans qui les avaient amenés là, un s'est alors échappé pour venir nous indiquer le terrible moyen d'anéantir le corps entier.

« Et ce moyen est infailible.

« Primitivement travaillé à ciel ouvert, la carrière a plus tard été exploitée dans un de ses flancs par de longues galeries souterraines, à plusieurs étages superposés et maintenus par des piliers de soutènement. Un seul côté, je te le répète, avait été ainsi creusé, et c'est sur ce terrain soutenu par les piliers que nos paysans avaient établi les Prussiens pendant la nuit. L'obscurité d'abord et ensuite la coupure à pic les a empêchés de deviner ces galeries qui creusaient le paroi au haut de laquelle ils s'étaient retranchés.

« Au point du jour, Bazaine les a attaqués de front et ils se sont battus, pleins de confiance qu'on ne pouvait pas les

Bazaine poussait le corps prussien devant lui avec une si irrésistible furie, qu'un demi régiment français, qui n'a pu retenir son élan a été aussi précipité dans l'abîme.

« Le drame a duré dix minutes.

« A ce moment, le caractère national s'est aussitôt relevé. Au lieu de ces hurlements de joie féroce dont les prussiens, à notre place, n'auraient pas manqué de saluer un pareil succès, nous autres, français, nous sommes restés muets, terrifiés par ce dernier et douloureux cri qui tintait encore à notre oreille, et des larmes ont jailli de bien des yeux qui restaient fixés sur cette masse encore remuée par les spasmes d'un gigantesque agonie. Cet amoncellement de corps, d'où saillaient des bras, des bustes et des têtes d'hommes, des jambes de chevaux, des canons, des caissons brisés, nous représentait une montagne vivante dont la hauteur, qui s'affaissait peu à peu sous son propre poids, a fini par combler aux deux tiers le gouffre qui l'avait reçue.

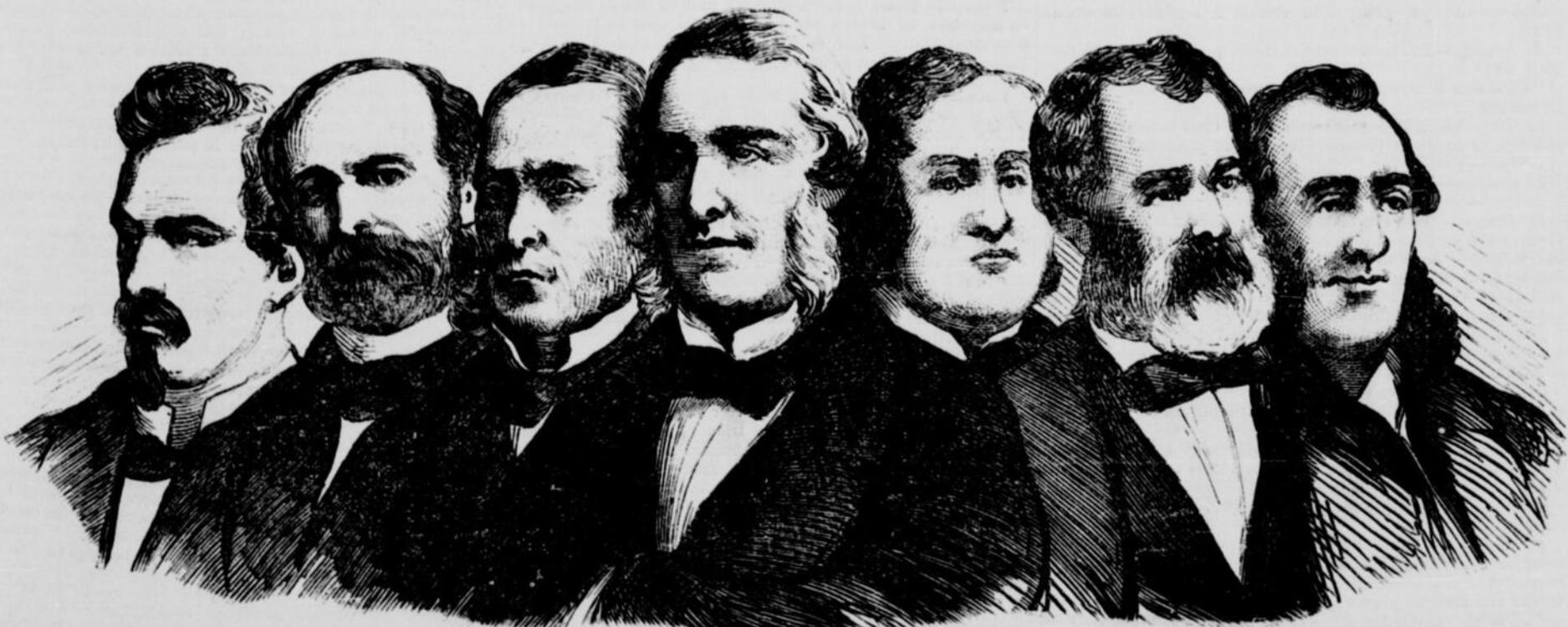
« Ça été une terrible vengeance.

les livres composant sa bibliothèque personnelle ou celle de la paroisse.

Je lui exprimerais aussi le désir de voir les connaissances en calcul appliquées à la comptabilité agricole; les problèmes à résoudre auraient trait au prix de revient, d'achat, de vente des denrées; des bénéfices que peut donner telle ou telle récolte, en tenant, bien entendu, compte du prix de fermage, des frais de culture, des sommes représentant la valeur des engrais, des semences, etc., etc.

Si l'instituteur donnait un enseignement agricole pratique, je serais heureux de voir mes enfants y prendre part, et je ne regretterais pas les quelques heures qu'ils emploieraient à travailler sous les yeux de leur maître.

Quand mes filles reviendraient de l'école, elles seraient habituées par leur mère au travail intérieur de la maison; elles s'occuperaient avec elle du ménage, de la laiterie, de la basse-cour; elles entretiendraient une grande propreté dans les différentes parties de la maison.



Rochefort. Glais-Bizoin. Garnier-Pagès. Etienne Arago. M. Picard. Eug. Pelletan. Jules Ferry.

COMITÉ DE DÉFENSE.

J'obligerai les garçons à mettre en ordre tout ce qui se dépose dans les cours, dans les greniers, sous les hangars; je les habituerai à réunir les balayures, les débris de végétaux épars, et à les transporter dans le lieu destiné aux composts. Ils iraient avec leurs sœurs arroser le jardin, sarcler les légumes, cueillir les fruits. Ils seraient même chargés de sa culture entière dès que leurs forces le permettraient, et aussi des soins à donner aux bestiaux.

Je les conduirais dans les champs quand je m'y rendrais soit pour labourer, soit pour semer, soit pour faucher. S'ils ne pouvaient prendre part à mes travaux ils seraient attentifs à mes opérations, que, du reste, je leur expliquerais.

Si, dès qu'ils auraient atteint l'âge de 14 ou 15 ans, je pouvais me passer des bras de mes fils, je solliciterais leur admission dans une ferme école, d'où ils sortiraient, après trois années d'étude, avec des forces physiques plus développées et une instruction agricole plus étendue. Si encore leur présence chez moi n'était pas trop nécessaire, je les enverrais dans une exploitation bien dirigée chez un cultivateur intelligent, où ils continueraient à apprendre de bonnes méthodes et se formeraient au contact de nouvelles personnes. Enfin je tâcherais de les diriger dans le choix d'une épouse.

Dans cette tâche difficile, j'examinerais avant tout l'honorabilité des familles auxquelles je désirerais les voir s'allier, goûts simples, l'état de santé et de degré d'amour du travail des compagnes que je voudrais leur donner.—J. DUNAND.

LES HEROS DE REISCHOFFEN.

Des soldats du corps de Mac-Mahon causent entre eux en attendant le moment de reprendre la conversation avec les Prussiens.

Jerome. (zouave).—Eh bien, après? Qu'est-ce que tout ça prouve?

Chambard (zouave).—Non de nom!

Jerome.—Je suis de ton avis; mais rira bien qui rira le dernier.

Chambard.—Mille tonnerres du diable!

Jerome.—Je l'espère bien. La belle sera chaude, sois tranquille.

Mardoche (chasseur à pied).—Moi, je suis très contrarié, extrêmement contrarié.

Jerome.—A cause?

Mardoche.—J'ai perdu ma baïonnette à la dernière charge, et j'ai beau chercher, je ne peux pas me rappeler si je l'ai oubliée dans un canonier prussien ou dans le ventre d'un grand rossard de cheval qui s'entêtait à me trépigner.

Jerome.—Puisqu'elle a fait son trou, ne t'occupe pas du reste.

Mardoche.—On a de l'ordre ou on n'en a pas.

Un Dragon.—Je voudrais bien n'avoir perdu qu'une baïonnette, moi; mais c'est ma pauvre Cocotte que je regrette.

Jerome.—Pourquoi vous êtes-vous séparés?

Le Dragon.—Pas de notre faute; nous avons été bousculés, l'un portant l'autre, par un peloton de cuirassiers ennemis, et quand je me suis retrouvé sur mes pattes, plus de Cocotte.

Jerome.—Il faut en faire ton deuil et passer Cocotte aux profits et pertes.

Le Dragon.—Les brigands me le paieront à la première affaire.

Jerome.—C'est convenu. Les bons comptes font les bons ennemis.

Mardoche.—Y a encore une chose qui me chiffonne.

Jerome.—T'as cassé l'aiguille de ton chasapot?

Mardoche.—Non... Ce qui me gêne, c'est de ne pouvoir pas prononcer proprement le nom de notre bataille... de... de...

Le Dragon.—De Réchauffen.

Mardoche.—C'est pas ça.

Jerome.—Le nom du dragon a de l'œil, je m'en contente.

Chambard.—Vingt-cinq mille tonnerres de Carcassonne!

Jerome.—Ce n'est pas assez. Ah! mes enfants, quelle tripotée monstre à la première occasion!

Mardoche.—On s'en fera mourir. Je n'ai brûlé que cinquante-sept cartouches à Ré... à Rhin...—il y a du bichoff dans ce scélérat de nom-là. J'ai l'intention de doubler mon feu quand je rouvrirai boutique.

Jerome.—Tu tiens bien tes livres, toi.

Mardoche.—J'ai fait le compte des balles qui se sont égarées dans mes frusques: deux dans mon képi, quatre dans le pan gauche de ma tunique; une seule dans le droit et onze dans les différentes jambes de mon pantalon.

Jerome.—T'as manqué ta vocation; j'aurais dû être dans l'intendance.

Jerome.—As pas peur, il se rendra à ses devoirs avant peu.

Le Dragon.—Pauvre Cocotte, doit-elle penser à moi à l'heure qu'il est!

Jerome.—A la bonne heure! v'la un poulet d'Inde qui aura été pleuré.

Le Dragon.—Si tu savais comme elle était caressante. Au passage, le matin de l'affaire, elle a eu un pressentiment.

Jerome.—Vrai?

Le Dragon.—Vrai. Elle m'a léché par trois fois la figure.

Jerome.—Bonne bête!

Le Dragon.—Elle semblait me dire: C'est fini, mon pauvre vieux, nous ne nous reverrons plus. (Très ému.) J'ai tâché de la remonter. J'y ai dit: Eh bien, qui? Est-ce que tu vas te désoler pour un coup de torchon maintenant? Tu devrais être enchantée d'avoir du prussien dans ta mangeoire. Qu'est-ce qui m'a fi-hu des mélancolies comme ça?

Jerome.—Qu'est-ce qu'elle t'a répondu?

Le Dragon.—Elle a reniflé comme pour me dire qu'elle avait de l'allemand plein le nez et qu'elle s'en f... pas mal.

Chambard.—Sang et tonnerre!

Le Dragon.—Alors je lui ai offert un morceau de biscuit.

Jerome.—Elle te l'a rendu?

Le Dragon.—Non, elle l'a pris proprement dans ma bouche et elle l'a mangé. Seulement après elle s'est remise à me lécher... Ça m'endait le cœur.

Mardoche.—J'comprends joliment ça... Quel âge avait-elle?

Le Dragon.—Toute jeune: cinq ans, et jolie comme un cœur!... Et puis si drôle en so-lété. Elle était adorée de l'escadron. N'y avait qu'elle pour faire de bonnes farces. Quand elle était au piquet, j'allais m'asseoir devant avec une douzaine de camarades, et c'était toujours mon bonnet de police qu'elle enlevait avec ses dents. Elle ne se trompait jamais.

Mardoche.—T'aurais pu en faire un cheval savant.

Le Dragon.—Elle apprenait tout ce qu'on voulait. J'y ai

demandé bien souvent quel était le plus beau régiment de dragons, et ça ne ratait pas, elle frappait toujours sept coups.

Mardoche.—A cause de votre numéro?

Le Dragon.—Oui. Ah! je possède dans ma famille des gens à qui elle en aurait fièrement remonté.

Jerome.—Enfin faut se faire une raison.

Le Dragon.—Vous ne connaissez pas ces choses-là, vous, dans l'infanterie.

Jerome.—Laisse donc! j'ai eu un chat que j'ai perdu à Zaatcha et un perroquet qu'est mort de froid en Crimée. Ça m'a dégoûté des bêtes.—Tiens, qu'est-ce qu'ils ont donc à courir comme ça?

Mardoche.—Ce sont des nôtres qui rejoignent.

Jerome (riant).—Si ça continue nous serons plus nombreux qu'au paravant.

Chambard (tirant sur sa moustache).—Ah! mille millions de bismarks!

Jerome.—Ce sera plus long, v'la tout.

Le Dragon.—Ah? que c'est bête! Laissez donc mon bonnet de police tranquille.

Jerome.—On n'y touche pas à ton couvercle.

(Le dragon se retourne, pâlit et est sur le point de se trouver mal à la vue de Cocotte faisant sauter joyeusement son bonnet de police qu'elle tient délicatement entre ses quenottes.)

Le Dragon.—Co... co... cotte!... Cocotte, ma Cocotte!

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Jerome.—Elle est forte, celle-là!

Le Dragon (se jetant au cou de sa jument).—Ah! ma pauvre fille! ah! ma brave poulette!... Ils n'ont donc pas pu te pincer, les gredins!

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Jerome.—Qu'est-ce qu'elle te répond?

Le Dragon.—Elle m'dit qu'elle en a crevé un à coups de pied.

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Jerome.—Et ça?

Le Dragon.—Qu'elle en a mordu deux autres.

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Le Dragon.—Et qu'elle a rejoint en passant sur le ventre à trois Bavares. (Il l'embrasse à plusieurs reprises.) On ne quittera donc plus d'maitre maintenant, petite coureuse?... Baisez-le puisque vous l'aimez... Assez, assez... Ma barbe est trop longue; tu vas user ta langue.

Mardoche.—C'est bête... mais ça m'fait de l'effet de voir des gens s'aimer comme ça.

Jerome.—Sûr et certain que j'en cligne de l'œil.

Le Dragon.—Et elle rapporte son avoine!

Mardoche.—Elle a autant d'ordre que moi celle-là.

Le Dragon.—Attends, ma vieille, on va te mettre ta moustache.

(Cocotte mange comme une personne à qui pareille chose n'est pas arrivée depuis trente-six heures.)

Le Dragon.—Et à boire à c't'heure.

Cocotte.—Hi, hi, hi!

Le Dragon (essuyant ses yeux).—Zut! j'y vas de ma voie d'eau. Jérôme.—T'aurais b... igrement tort de te gêner. Sommes en famille. Pas vrai, Chambard?

Chambard.—Mille millionnasses de noms de noms!!!

FAITS DIVERS.

CONCORDE.—M. Crémieux, ministre de la justice, est logé dans la résidence de l'archevêque de Tours. Une parfaite entente, résultat de l'oubli des différences politiques en face des nécessités de la défense nationale, existe entre ces deux personnages.

COINCIDENCE.—Un fait assez curieux, c'est que le général Uhrich qui commande la garnison de Strasbourg, appartient à une famille originairement prussienne et que le général Von Beyer qui assiège la ville appartient à une famille d'origine française.

LEGS.—Le marquis de Hertford, qui vient de mourir à Paris, a laissé, dit-on, une grande partie de ses biens au Prince Impérial.

D'après un relevé fait aux évêchés de la Bretagne et de la Vendée, 72,500 Bretons et Vendéens, tous engagés volontaires, ont communiqué le 15 août.

Pour ces braves comme pour leur compatriote le général Trochu, la vieille devise: "Pour Dieu et la patrie!" existe toujours.

D'après le Times, le roi Guillaume, malgré ses 73 ans, passe en moyenne 16 heures par jour à cheval, dort au bivouac et se nourrit de riz. MM. de Bismark, de Roon et de Moltke qui l'accompagnent font de même.

LIBÉRALITÉ.—Ayant perdu toute espérance de retrouver le City of Boston, les directeurs de la ligne Inman ont donné \$1,200 aux veuves des matelots qui sont restés dans l'indigence. Une veuve Keiley, notamment, a reçu £23.

Les propriétaires du City of Boston pensent que ce vaisseau s'est perdu dans les glaces, qui l'ont mis en pièces.

TOUCHANT ÉPISODE DE LA BATAILLE DE WERTH. Un sous-officier allemand, du 2^e régiment de Thuringe, avait été chargé d'enterrer les morts, après la glorieuse bataille de Werth. En écrivant à ses parents, à Gross-Rosen, en Silesie, il leur envoyait une petite lettre qu'il avait trouvée dans la main crispée d'un capitaine français mort sur le champ de bataille. Cette petite lettre était ainsi conçue:

Mon cher papa,

Depuis que tu es parti, je ne cesse de penser à toi. Je suis si triste de ne pouvoir te voir et t'embrasser tous les matins; mais j'espère bien que Dieu te conservera la santé et que tu reviendras bientôt embrasser ta fille. Je suis bien sage, afin de dédommager un peu maman de ton absence. Adieu, bien-aimé papa, je t'embrasse bien tendrement Ta fille qui t'aime,

MARGUERITE.

Nous nous empressons, dit la France, de publier ce touchant épisode, que nous trouvons dans un fragment de journal allemand qui nous arrive par la poste.

La pauvre petite Marguerite et sa mère verront que la dernière pensée du glorieux mourant a été pour elle

Le rapport final sur la capitulation de Sedan est celui-ci: Prisonniers, 39 généraux, 320 officiers d'état-major, 2,095 officiers de ligne, outre 800 mis en liberté sur parole. 84,433

soldats ont capitulé et ont été envoyés en Allemagne; 28,000 avaient été faits prisonniers durant la bataille; 5,000 s'étaient échappés en Belgique; 20,000 avaient été tués ou blessés, total, 137,000.

Paul de Cassagnac et Mitchel sont prisonniers à Breslau.

MAUVAIS REVE.—Pendant la nuit de lundi, un Bavares, nommé Valentine Rickel, garde de nuit de la fabrique de savon Babbit, dans Washington street, a tué d'un coup de pistolet, sans la moindre provocation, un jeune homme, Christopher Higgins, qui est tombé raide mort.

Interrogé samedi sur les motifs de ce meurtre, Rickel a dit qu'il ne savait pas exactement ce qui était arrivé, mais qu'il devait être arrivé quelque chose, attendu qu'il avait rêvé qu'il était un soldat prussien et que les français le poursuivaient; alors il a instinctivement tiré un coup de pistolet.

Nous ne savons quel accueil le jury fera à ce moyen de défense qui, pour être extraordinaire, n'est pas absolument invraisemblable.—Courrier des Etats-Unis.

PARI.—On lit dans le Courrier de San Francisco: On peut voir, au coin de Montgomery et Washington, un écriteau portant qu'un habitant de San José offre de parier 200 vaches de prix contre 8,000 dollars, que les Prussiens seront battus et chassés de France d'ici à peu de jours.

Peu de jours nous semble un peu vague. Nous aimerions assez de voir fixer l'époque.

Le même pari a été affiché à San José.

UNE DAME SUIVIE PENDANT DIX ANS PAR LE SPECTRE D'UNE PETITE FILLE.—Un de ces phénomènes qui défient la pénétration de l'homme vient de se produire dans le Comté de Crawford.

Durant les dix dernières années une Dame B. a été constamment suivie par le spectre d'un enfant de cinq ou six ans. Tous les habitants de Crawford ont pu le voir. Cette Dame n'est nullement effrayée de la compagnie de ce petit fantôme; il est vrai qu'en dix ans, on peut s'accoutumer à bien des choses.

Bien souvent on a essayé de saisir ce spectre, mais aussitôt que la main s'avance pour le toucher, il disparaît.

Il n'a laissé Madame B. qu'une seule fois, un peu après la guerre. Un monsieur arrivait de la guerre, accompagné de son épouse et d'un petit enfant. Ils s'étaient retirés dans une chambre de la maison qu'occupait Madame B. Le soir, après avoir allumé une lampe et couché leur enfant, M. et Madame se mirent à faire la conversation. Tout-à-coup, le mari vit une petite fille de cinq ou six ans, qui se dirigeait vers l'escalier. Il se mit à la suivre et à lui crier de monter. Son épouse lui demande ce qu'il a, il lui répond que c'est leur petite fille qui descend l'escalier et qu'il veut la faire remonter pour la mettre au lit. Madame lui replique qu'il se trompe, que la petite est couchée et n'a pas envie de courir les escaliers; ce dont M. se convainquit après être remonté. Les deux époux étaient ébahis. Mais Madame se rappela l'histoire du petit fantôme de Madame B. et la raconta à son mari.

Comme les deux époux étaient parfaitement éveillé et que la lampe était allumée, il n'y a pas le moindre doute qu'il a vu le fantôme; c'est du moins la déposition qu'il veut faire.

Trad: par A. C.

NOYÉ.—Pendant que le vapeur St. Andrew était au quai de Rimouski mardi dernier, le commandant Lavoie, de la Canadienne, mit à bord du vapeur, son chef d'équipage, Séraphin Caron, pour l'envoyer à Québec. Il le laissa sous la surveillance d'une autre personne nommée Caron et frère de Séraphin.

Vis-à-vis le phare de Kamouraska hier matin, vers 5 heures, Séraphin Caron enfonça la fenêtre de sa cabine et sauta dans le fleuve. Le malheureux se noya avant qu'on put lui porter secours. Il fut aussi impossible de retrouver son cadavre.

Caron était affecté d'aliénation mentale temporaire et l'on croit que c'est pendant un de ces moments là qu'il s'est suicidé. Il était immodérément adonné aux spiritueux; c'est la cause première de son suicide.

Il était natif de St. Thomas, comté de Montmagny.—Événement du 22.

Mardi matin, 19, la ville de Montréal a été mise en émoi par la nouvelle que M. Pierre Jodoin, riche capitaliste, s'était suicidé. Le défunt était bien connu par son caractère excentrique, d'aucuns disent entaché de folie depuis de longues années. Sa manie était de croire qu'on voulait l'empoisonner pour s'emparer de ses biens. Cette idée le poursuivait sur tout depuis quatre ou cinq jours et il refusait de prendre toute nourriture, dans la crainte qu'on y eût mis du poison. Le cerveau affaibli d'avantage parce jeune continue et l'imagination remplie d'images de mort qui se présentaient à lui sous des couleurs aussi effrayantes, il résolut d'en finir avec la vie, dans un violent accès de démence.

La nuit dernière il est monté dans le grenier de sa maison et s'est pendu avec une corde qui servait à faire sécher le linge. On le trouva étendu mort sur le plancher, ce matin. La corde avait été rompue par la pesanteur du corps.

Des Petites Affiches: "Un homme marié, de la réserve, demande un remplaçant."

Est-ce comme membre de la réserve ou comme homme marié que le susdit fait appel au dévouement de ses compatriotes?

Decidément, ces Anglais sont toujours les gens pratiques par excellence.

Le ministre de la guerre vient d'adresser aux soldats anglais la recommandation d'avoir à faire leur testament et à le porter sur eux quand ils feront campagne.

L'insouciance du danger est une vertu militaire innée chez nos braves soldats.

C'est à Minden, en Prusse, que sous le feu des batteries ennemies le commandant des grenadiers, M. de Saint Peru, passant devant ses hommes au petit pas de son cheval et sa tabatière à la main, leur disait tranquillement:

—Qu'est-ce que c'est? Du canon? Eh bien, ça tue, ça tue, voilà tout!

A Bautzen (en Prusse? Toujours!) un boulet vient enlever le colback d'un de nos artilleurs.

—Hé là-bas, attention! s'écria gaiement le soldat; vous pourriez blesser quelqu'un!

L'HOTEL DE NIORRES.

Suite.

—Mé v'là, m'ame Lefebvre, mé v'là! répondit un organe nazillard et trainant, ne vous effarouchez point, je ne suis point perdue!

Et une servante, grosse, grasse, rouge de teint, rousse de cheveux, petite, carrée, trapue, les bras à l'air, les jupes écourtées, apparut sur le seuil de la porte donnant dans la petite cour où était étendu le linge en train de sécher.

—Allons donc! sainte longine! cria la mère Lefebvre. Ah! on peut vous envoyer chercher la mort, vous, et on sera tranquille, elle n'arrivera jamais! Mère de Dieu, vous êtes donc nouée!

—Ah! que non! fit la servante avec un calme qui contrastait étrangement avec l'impétuosité de sa maîtresse.

—Et ce couvert?

—Ah! ben, on va le mettre, on ne peut pas tout faire à la fois!

—Allons, taisez-vous et remuez-je un peu! Nous aurons du monde aujourd'hui. Petit-Jean m'a dit que le carabas était arrivé plein comme un œuf. Allons! en deux temps et quatre mouvements! Haut la patte!

—C'est bon! c'est bon! grommela la servante en se dirigeant vers la salle. Ne dirait-on pas que le feu est à la maison!

—V'là vos champignons! dit une voix aigre, tandis qu'une grande femme, longue, maigre, sèche et jaune, surgissait brusquement dans la boutique.

—Merci, madame Hoche, répondit Mme Lefebvre.

—Où faut-il les mettre?

—Sur le bout de la table, sans vous commander.

—Voulez-vous que je les épluche?

—Bien volontiers, car cette Jeanneton a de la mélasse dans les veines, elle n'y arriverait pas; il faudrait que je fasse tout ici et que je serve ma servante! Ça gagne pourtant deux écus par mois.

—C'est bien payé, savez-vous! dit la fruitière en relevant un coin de son premier tablier qu'elle enfonça dans la ceinture de ses jupes, ce qui découvrit une écharpe de tablier blanc à peu près propre.

Mme Hoche prit un couteau, un bol dans lequel elle mit de l'eau et commença sa délicate opération.

—Mon scélérat de mari qui ne revient pas! dit Mme Lefebvre en frappant du pied. Ou est-il allé se fourrer?

—Oh! ces gueusards d'hommes! répondit la fruitière. Est-ce qu'on sait jamais où ça roule sa bosse? C'est comme mon neveu, ce brigand d'Hoche. Il devait être à Versailles à midi et voilà deux heures et demi qui tintent.

—Où donc qu'il était, votre neveu?

—A Paris.

—Pour son plaisir?

—Non, pour son service, mais il flâne bien sûr! Je l'ai toujours dit: cet enfant-là sera un propre à rien. C'est une belle charge que je me suis plantée sur les bras, le jour où je l'ai pris! Vous ne savez pas ce qu'il veut faire à cette heure?

—Non.... mettez donc un peu de bois au feu, hein, s'il vous plaît? pendant que vous y êtes....

—Voilà.... eh bien! le gremlin veut quitter les écuries de monseigneur.

—Pas possible!

—C'est la vérité du bon Dieu!

—Qu'est-ce qu'il veut faire?

—Un coup de sa fichue tête! Il veut s'enrôler!

—Il veut être soldat?

—Soldat! oui, ma chère dame!

—Ah! le pauvre garçon!... s'écria la mère Lefebvre. Allons, bon! voilà mon beurre qui rouscite!... ah! bah! ils ne s'en apercevront pas! ça donnera du goût.... Comment, repriit-elle en changeant de ton, il veut être soldat. Mais c'est la misère des misères! Voilà douze ans que Lefebvre est au service du roi et il n'a pas tant seulement les galons de caporal!

—C'est l'honteux! dit la fruitière.

—Aussi, je lui dis souvent: Ves ne soldat, tu crèveras pousse-cailloux! Et puis, il ne se remue pas, l'imbécile! C'est un bon à rien qui n'arrivera jamais faute de savoir courir.

—Ça c'est bien vrai, il y a longtemps que je le pense!

—Comment? dit Mme Lefebvre, en s'arrêtant brusquement dans les soins qu'elle donnait à sa cuisine.

—Je dis que vous avez raison et que votre homme est un feignant.

—Eh! voisine! fit la blanchisseuse en se redressant, mon mari est un brave homme, entendez-vous! au cœur d'or!... le courage en personne....

—Je ne dis pas, mais....

—Et je ne veux pas qu'on en dise du mal....

—Cependant....

—Et je le défends à tout un chacun!

—Ecoutez donc....

—Lefebvre est la crème des hommes!

—Mais vous dites....

—Je dis ce que je veux interrompit la mère Lefebvre, mais je ne veux pas que les autres se gaussent de lui, ni le mécanisme, entendez-vous!

—Oh! dit Mme Hoche d'une voix aigre, mettons que c'est un trésor, j'y consens. C'est vraiment dommage que le ministre ait déclaré que tous les militaires qui n'étaient pas nobles, ne pouvaient être officiers, sans quoi votre Lefebvre serait un jour maréchal de France!....

—Mon mari sera ce qu'il sera! ça ne vous regarde pas, voisine! répondit la blanchisseuse sur un ton moins irrité. Mélez-vous de votre neveu, qui finira mal, je vous le prédis.

—Mon neveu? mon Hoche? s'écria la fruitière. Je vous en souhaiterais encore un comme ça, mère Lefebvre! un garçon magnifique, qu'a des idées auxquelles je ne comprends rien de rien, mais qu'est un malin et qu'est capable, je l'affirme, de devenir au moins cocher de Son Altesse!

—Pour conduire les chevaux d'un prince, faudrait qu'il commence par se conduire lui-même!

—Et qui est-ce qui vous dit qu'il se conduit mal?

—Tiens! cette malice! c'est vous!

—Moi!... moi!... dit la fruitière, j'aime mon neveu!

—Et moi, j'aime mon homme!

—Eh ben! gardez-le! on n'a pas envie de vous le manger!

—Mère de Dieu! je le pense bien!

—Il serait trop coriace! ajouta la fruitière.

Mais Mme Lefebvre n'entendit pas cette dernière observation qui, sans aucun doute, eût rallumé la querelle survenue si brusquement. La chaîne du tour de broche étant dérangée dans ses fonctions, la cuisinière était en train de remettre les choses en état et le pétillage de la graisse dans la poche-

frite, avait absorbé heureusement le bruit des paroles prononcées par Mme Hoche.

—Voilà vos champignons! dit la fruitière en présentant le bol dans lequel nageaient les plantes dûment préparées pour être employées.

En ce moment un chant bizarre, singulièrement rythmé, retentit au dehors, et une voix rude et enrouée fit entendre les paroles suivantes:

Faut se lester la carène,
Veille à la soute aux biscuits!
Et quand les fayols sont cuits
Faut mett du lard à la traine.
Large en double les bonnettes!
Porte bien la toile au vent,
Navigue en grand et souvent,
T'auras tes patentes nettes.

—Qu'est-ce que c'est que ça? dit la fruitière en se précipitant vers la porte. Tiens! continua-t-elle après avoir regardé dans la rue, c'est votre homme, voisine, avec un particulier qui marche les jambes écartées comme s'il était en brindezingue.

—C'est Lefebvre! répondit la blanchisseuse-cuisinière.

—Mais oui, que je vous dis.

—Eh bien! je vas un peu lui laver la tête pour lui apprendre une autre fois à arriver à l'heure!

Deux hommes se tenant bras dessus bras dessous s'arrêtaient alors devant la porte de la boutique. Ces deux hommes étaient, l'un le soldat aux gardes françaises, le mari de la propriétaire de l'établissement, et que nous avons déjà rencontré sur la place d'Armes; l'autre, Mahurec, le gabier, le protégé du bailli de Suffren et le matelot si loyalement dévoué à MM. d'Herbois et de Renneville, ses lieutenants.

XXIX.—La mère Lefebvre.

—Caramba! s'écria le matelot en se campant sur ses hautes, les deux mains dans les poches de sa vareuse et la tête renversée en arrière pour examiner dans son ensemble la maison en face de laquelle il venait de s'arrêter, caramba! elle est un peu proprement astiquée ta cambuse! Si l'aménagement de la cale est d'accord avec le gabarit de la coque, on peut y crocher son hamac et s'y affaler pour y passer un quart de longueur.

—Allons, viens donc! entre donc! dit Lefebvre en se retournant au moment de pénétrer dans l'intérieur de sa maison.

—Présent à l'appel! Une! deux! j'aborde en grand!

Puis, s'arrêtant brusquement à la vue de la pétulante hôtesse, laquelle s'occupait plus activement que jamais des apprêts du repas:

—Psst!... fit Mahurec avec un sifflement admiratif. En voilà une petite corvette gentiment grecque, proprement suivie et espalmée dans le premier numéro, à qui qu'on appuierait volontiers une chasse! Plus que ça de nanan dans ta cambuse! Dis donc, Lefebvre, c'est à demander au bon Dieu d'envoyer son sac à la côte et de devenir terrien! Salut, la bourgeoise! Range à tribord! côté d'honneur!

Et Mahurec, portant la main à son bonnet de laine, fit une profonde révérence en s'inclinant devant la mère Lefebvre; mais celle-ci, sans se soucier de la politesse du matelot, se retourna brusquement vers le soldat, et les yeux animés, les joues écarlates:

—D'où viens-tu, toi? dit-elle brusquement.

—Je viens de me promener avec un ami, répondit Lefebvre.

—Ah! monsieur se paye deux heures de flânerie, tandis que sa femme trime à la maison!

—Mais... commença Lefebvre.

—C'est du propre! interrompit l'irascible blanchisseuse —Bah! fit Mahurec en se dandinant, nous avons couru quelques bordées, histoire de bourlinguer, voilà tout!

—Je ne vous parle pas! s'écria la mère Lefebvre.

—Suffit! on tourne sa langue au taquet, mon amiral! Allons, Lefebvre, range à caguar, mon vieux! File l'écoute!

—Qu'est-ce qu'il me chante, celui-là? cria la blanchisseuse.

Est-ce que je comprends quelque chose à son galimatias? —Ecoute donc, la mère, dit Lefebvre en voulant interposer son autorité maritale; c'est un ami!...

—Oui, un ami de ce matin, comme tant d'autres qui sont venus écumer ma marmite. Je la connais celle-là et on ne m'y prend plus!

—De quoi? de quoi? fit Mahurec.

—Laisse faire! dit vivement le soldat.

Puis, se tournant vers sa femme:

—Madame Lefebvre, ajouta-t-il, faudrait tâcher de démêler le bon grain d'avec l'ivraie....

—Et de débrouiller un gabier d'artimon d'avec un gabier de poulaine, ajouta Mahurec.

—Le compère que voilà, continua Lefebvre en tapant sur l'épaule du matelot, est un brave gars, un vieil ami d'enfance, toujours le premier à l'ennemi, et vous le connaissez de nom, mère Lefebvre; c'est Mahurec!

—Mahurec! répéta Mme Lefebvre en changeant de ton brusquement.

—Oui, Mahurec!

—Celui que tu m'as raconté qui avait sauvé deux enfants qui se noyaient dans la rade de Toulon?

—Lui-même.

—Et qui s'est sauvé, lui, pour qu'on ne le remerciât pas?

—Oui.

—Eh! imbécile, fallait donc le dire tout de suite!

Et, se tournant vers Mahurec, les yeux humides, le visage ému et les mains tendues en avant:

—Depuis que mon mari m'a conté ça, continua-t-elle, j'ai toujours eu envie de vous embrasser. Puisque voilà l'occasion, voulez-vous?

—Si je veux! cria le matelot. Tonnerre! la bourgeoise! j'en repêcherai comme ça quatre tous les jours pour toucher pareil arrière!

Et le marin, saisissant la taille de la jeune femme entre ses mains épaisses, embrassa cordialement la mère Lefebvre sur les deux joues.

—Monsieur Mahurec, dit la blanchisseuse, je suis un peu vive, mais j'ai bon cœur, voyez-vous. Les belles actions, ça me fait pleurer tout de suite. Lefebvre m'en a tant dit sur votre compte que je suis contente comme tout de vous voir à cette heure chez moi! Restez-y tant que vous voudrez! il y a bonne table, et nous trouverons bien une petite chambre avec un bon lit....

—Caramba! fit le matelot, voilà ce qui s'appelle avoir vent sans vergues. Quant à la boustifaille, pas de refus, j'ai la carène sur lest depuis que le quart du matin est piqué; mais pour ce qui est du cadre fixe, ne vous déralinguez pas le tempéramment: un bout de toile et deux grelins, ça suffit!

—Allons, Jeanneton! cria la mère Lefebvre, ce couvert est-il mis enfin?

—Mé v'là, m'ame Lefebvre! mé v'là! répondit la servante de sa voix désagréable.

—Je retourne à ma boutique, dit Mme Hoche, voir si mon brigand de neveu est enfin rentré.

—Et toi, Mahurec, viens que je te fasse visiter la maison pendant que la bourgeoise va mettre la dernière main au fricot, dit Lefebvre, dont l'amour-propre était flatté d'avance de l'effet que devait produire sur le marin la bonne tenue de l'établissement dirigé par sa femme.

—Ça va! répondit Mahurec; ouvrons l'œil un peu et examinons en grand l'aménagement de la cambuse.

La fruitière disparut par la porte donnant sur la rue, et Lefebvre, suivi de Mahurec, ouvrit celle communiquant avec la cour.

Au moment où le matelot et son compagnon se baissaient pour passer sous le linge étendu, MM. Gorain et Gervais, les deux bourgeois qu'avait si fort intrigués le langage pittoresque de Mahurec, atteignaient la boutique de la mère Lefebvre et en franchissaient l'entrée, après s'être fait mutuellement une foule de politesses.

M. Gorain, que son ami avait contraint à prendre le pas, s'avança le chapeau à la main.

—C'est bien ici la maison de Mme Lefebvre? demanda-t-il s'adressant à l'hôtesse.

—Oui, messieurs, répondit celle-ci avec son sourire le plus aimable. Qu'y a-t-il pour votre service?

—On nous a assuré, madame, dit M. Gervais en s'avançant à son tour, que votre cuisine était excellente, et nous désirons y goûter.

—Les couverts sont mis, messieurs, entrez dans la salle et choisissez votre table. Jeanneton va vous servir.

—Oh! pas tout de suite, madame, répondit M. Gorain, nous attendons quelqu'un qui nous a donné rendez-vous ici et qui, sans doute, nous fera l'honneur de dîner avec nous.

—Et soignez votre cuisine, chère dame, ajouta M. Gervais, car celui que nous attendons est un personnage d'importance, c'est M. Danton, un célèbre avocat du barreau de Paris....

—Et mon locataire, ajouta M. Gorain en se redressant fièrement, car je suis propriétaire.... à Paris.... rue saint-Honoré....

Mme Lefebvre fit un geste dénotant la considération profonde que lui inspirait le digne bourgeois.

—Veuillez prendre la peine d'entrer, messieurs, dit-elle. Vous attendrez mieux dans la salle.

Sur un signe de sa maîtresse, Jeanneton ouvrit la porte vitrée et les deux bourgeois, après avoir recommencé l'interminable série de politesses qui avait présidé déjà à leur entrée dans la boutique, se décidèrent enfin à passer de front dans la seconde pièce.

Après mûres délibérations, ils choisirent une table située à l'ombre, près de l'une des deux fenêtres, et chacun ayant placé son tricorne sur la pomme de sa canne et appuyé solidement le tout dans l'angle de la muraille, MM. Gorain et Gervais prirent possession d'un banc.

—Comme cela, cher ami, commença M. Gervais, c'est bien ici définitivement que maître Danton....

—Mon locataire, interrompit M. Gervais.

—Votre locataire, répéta M. Gervais, vous a donné rendez-vous?

—C'est bien ici.

—Et à quelle heure?

—A trois heures.

—Bon! fit le bourgeois en interrogeant le cadran de l'une de ces gigantesques montres connues sous le nom de bassinoires, nous n'avons plus que vingt-deux minutes à attendre. Je règle le soleil, monsieur Gorain!

—Attendons donc, monsieur Gervais.

Si les deux bourgeois, fatigués par la chaleur et par la marche et se sentant gagner par le sommeil, ne se fussent pas penchés en arrière pour s'appuyer à la muraille et donner ainsi un dossier absent à leur siège, et qu'ils se fussent au contraire penchés en avant vers la fenêtre entre-baillée, nul doute que leur curiosité, éveillée par ce qui se passait au dehors en ce moment même, n'eût chassé aussitôt tout envie de dormir.

En suivant le parcours de la rue du Plessis pour se rendre chez la mère Lefebvre, MM. Gorain et Gervais n'avaient point remarqué un personnage de moyenne taille, vêtu comme un clerc de procureur, portant une petite perrique rousse et des lunettes vertes dont les verres énormes cachaient la moitié du visage, lequel personnage réglant sa marche sur la leur, les avait suivis pas à pas.

Quand les deux amis respectables s'étaient arrêtés devant la boutique de la mère Lefebvre, l'inconnu s'était aussitôt arrêté, lui, en face de celle de Mme Hoche, puis, craignant peut-être d'être enfin remarqué par les bourgeois, il était entré chez la fruitière marchander un panier de fruits.

Tout en examinant la marchandise et en discutant le prix avec la tante du garçon d'écurie de Mgr. le comte d'Artois, il n'avait pas perdu de l'œil les deux hommes et il les avait vu se décider enfin à entrer dans la boutique voisine.

Terminant alors son achat, il avait payé le panier de fruits qui paraissait lui convenir et avait prié la fruitière de l'emballer avec un soin tout particulier, ajoutant que c'était pour l'expédition à Paris.

Mme Hoche avait aussitôt pris papiers et ficelles et s'était mise en devoir de satisfaire son client, lequel lui avait annoncé qu'il allait revenir chercher le panier.

Bien certain que la fruitière occupée ne pouvait examiner sa manœuvre, le personnage avait quitté la boutique et, se glissant le long de la muraille, il avait atteint la hauteur de la fenêtre près de laquelle étaient attablés les deux bourgeois.

Tirant un carnet de sa poche et le feuilletant comme un homme en train de prendre une note ou de chercher un renseignement écrit, il s'était tenu si près de la fenêtre qu'il n'avait pas perdu un mot de la conversation, si innocente au reste, des deux amis.

Cependant si les deux causeurs avaient pu remarquer l'éclair de joie qui brilla dans les petits yeux de l'écouter, lorsque s'invitant mutuellement à la patience, ils avaient prononcé à haute voix chacun le nom de l'autre, leur attention eût certes été éveillée par cette expression singulière de satisfaction qui illumina la physionomie de l'homme aux lunettes vertes.

Mais, en ce moment, MM. Gorain et Gervais se laissant aller au bien-être que leur procurait leur position relativement confortable, à l'ombre et aux frais, commençaient à fermer doucement leurs paupières et à goûter les premières jouissances de la sieste.

(A continuer.)

VARIÉTÉS.

M. V... recevait les félicitations de ses nombreux amis sur sa nomination à la pairie.

—C'est une faveur méritée..., et vous devez en être heureux.

—Oui...oui...mais une chose m'étonne... Je n'ai vu dans la liste que trois gentilshommes: La Rochefoucauld, Lusignan et moi.

—Vous?... —Moi... Ignorez-vous donc que je descends des rois d'Aragon?

—Mais qu'est-ce que vous disiez donc alors que vous descendiez de la diligence d'Arpajon?

Après une bataille, un fossoyeur enterrait les morts.

—Mais, malheureux, lui dit un des officiers qui surveillaient cette sinistre besogne, tu viens de pousser dans la fosse un homme qui respire encore!

—Ah! monsieur répliqua le fossoyeur, on voit bien que vous n'avez pas, comme moi, l'habitude... Si on les écoutait, il n'y en aurait jamais un de mort.

On rencontre des Auvergnats partout, excepté peut-être en Auvergne.

Il y en avait un étant porteur d'eau à Saarbruck. Pendant que le canon français tonnait, il parcourait la ville, portant un brancard deux seaux et en criant:

—A un demi thaler la voie d'eau!

Un boulet tombe et emporte un de ses seaux.

—A un thaler le seau d'eau, s'écrie le porteur sans s'étonner.

Encore un peu du grand Frédéric.

Il permettait beaucoup de familiarité à quelques uns de ses favoris.

Le général Quintus Scilius était celui qui en profitait le plus largement.

Frédéric, avant la bataille de Rosbach, lui dit que s'il la perdait, il se rendrait à Venise, où il vivrait en exerçant la médecine.

—Toujours assassin! lui répondit le docteur.

Un ancien officier retiré dans les environs de Blois avait demandé à reprendre du service.

Sa demande ne fut pas acceptée, au grand désespoir du vieux brave.

L'autre jour en examinant un revolver une balle partit et lui fit une blessure à la main.

—Comme ses amis le plaignaient: —En effet, dit-il, c'était à la guerre qu'il fallait recevoir cela, mais c'est toujours un coup de feu, ajouta-t-il d'un air satisfait.

On sait que le journal X se dit toujours bien informé.

Un curieux ou plutôt un indiscret demandait hier à un ministre s'il avait des nouvelles de la guerre.

—Aucune, lui répondit le membre du cabinet, je n'ai pas encore lu le journal.

Ce que c'est que la préoccupation de la guerre.

Un brave ouvrier peintre chargé de confectionner un écriteau pour un propriétaire des environs de Neuilly a écrit sur le mur:

Terrain à vendre.

Chacun entend l'héroïsme à sa manière.

Un vieillard de quatre-vingt ans, qui habite depuis vingt ans les environs du Palais-Royal, a changé de logement et a loué un appartement rue Menilmontant.

Comme on lui demandait le motif de ce singulier déménagement:

—J'ai toujours taché, dit-il, de n'être à charge à personne; on m'a dit que les chevaux des troupes funèbres avaient été mis en réquisition pour l'armée, et comme je n'ai plus guère à vivre, si je fusse demeuré loin du Père-Lachaise, on eût peut-être été très gêné pour me porter au cimetière, tandis qu'ou je demeure maintenant il n'y aurait qu'un pas à faire.

—Il paraît que le maréchal Bazaine entend bien la guerre, disait un franc patriote à Calino.

—Le beau mérite, répond Calino.... Pour ne pas l'entendre, avec le bruit que font les mitrailleuses, il faudrait être complètement sourd.

LES ÉTRANGERS ET AUTRES QUI VISITERONT la ville durant

L'EXPOSITION PROVINCIALE ET LA REGATE DE LACHINE.

Feront bien de visiter la MAISON RECOLLET

Au coin des RUES NOTRE-DAME ET RECOLLET.

On y trouve le meilleur assortiment de MARCHANDISES SECHES

de toute la Puissance. BROWN & CLAGGETT.

36d

EPARGNEZ

vous

ARGENT



CHAUFFAGE

EPARGNEZ

vous

LES soussignés appellent respectueusement l'attention du public au fait suivant:—qu'on se servant de

NORTH'S PATENT HEATER. que l'on peut appliquer à toute espèce de poêle, ou à charbon ou à bois, on effectue une épargne de presque CINQUANTE POUR CENT EN CHAUFFAGE.

Pendant trois ans passés plus de 300 ont été en usage à Montréal et le voisinage, et en tous cas ils ont donné la plus complète satisfaction.

On peut les attacher aux poêles de cuisine sans aucun obstacle à ses opérations.

On peut obtenir des renseignements chez les suivants:—M. M. Ferrier et Cie., Quincailliers; J. A. Mathewson, Ecr., Epicier en gros; J. Torrance, jr. Ecr. do.; F. E. Grafton, Esq., papetier; les administrateurs de l'Eglise méthodiste, Rue Lagachetière; les administrateurs de l'Eglise Baptiste, Pointe St. Charles; les Soeurs Grises; les Soeurs de la Congregation, Rues Craig et Visitation; et autres.

EGAN ET BRO. FERBLANTIER ET PLOMBIERS, ETC. LES SEULS FABRICANTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC. No. 20 RUE ST. ANTOINE.

N. B. Agence pour le système patenté Warner pour le chauffage et la ventilation des édifices.

Des hommes compétents montent les poêles au plus court délai.

On demande des agents dans chaque ville et village du Bas-Canada. Des hommes capables peuvent gagner de dix à quinze piastres par jour.



CANAL CHAMBLY.

AVIS AUX CONTRACTEURS.

Des soumissions cachetées, adressées au Secrétaire des Travaux Publics, seront reçues à ce Bureau jusqu'à JEUDI, le 5 OCTOBRE prochain, à midi, pour la démolition et reconstruction de certaines portions des murailles des

ECLUSES, Nos 3 et 6 DU CANAL CHAMBLY.

On peut voir la spécification à ce Bureau, ou au Bureau du Canal, à Chambly, où l'on peut obtenir toutes autres informations nécessaires.

Les signatures de deux personnes solvables, qui voudront devenir cautions pour l'accomplissement du contrat, doivent être attachées à chaque soumission. Chaque soumission doit être adressée "Soumission pour Ouvrages aux Ecluses."

Le Département ne s'oblige pas d'accepter les plus basses ou aucune des soumissions.

Par ordre, J. G. SIPPELL, Sup. Ingénieur.

BUREAU DU CANAL LACHINE. Montréal, 24 Sept. 1870.

MAISON FONDÉE EN 1842. J. B. ROLLAND ET FILS.

LIBRAIRES EDITEURS ET IMPORTATEURS D'ARTICLES FRANÇAIS, BELGES ET ALLEMANDS.

Spécialités d'articles employés dans les maisons Religieuses, Séminaires, Lycées, Collèges, Pensions et Ecoles.

Livres de Comptes et Registres fabriqués avec papier de première qualité et reliés avec solidité.

CARTES A JOUER ET LAPISSERIES.

Les personnes qui ne sont pas dans l'habitude d'acheter à notre librairie et par conséquent ne connaissent pas tous les avantages, que nos nombreuses pratiques trouvent à notre Etablissement, voudront bien consulter nos listes de prix, ou de nous faire visite avant d'aller acheter ailleurs.

J. B. ROLLAND ET FILS. MONTRÉAL, RUE ST. VINCENT, 12 ET 14.

N. B. On peut facilement et en toute sûreté, se procurer de nos Livres ou autres articles, soit par l'express, ou par la Poste. Lorsque l'on envoie le prix des effets demandés, il faut ajouter dix pour cent pour en payer le port, si l'expédition doit se faire par la Poste.

MARCHAND TAILLEUR 35—RUE ST. LAURENT—35

ET 10—RUE ST. JOSEPH—10 Venez et Voyez.

ACTE DE FAILLITE DE 1869. PROVINCE DE QUEBEC, COUR SUPERIEURE. District de Montréal. In re BERNARD BERNARD. Failli.

ET TANCREDE SAUVAGEAU, Syndic.

MARDI, le 25 Octobre prochain, le soussigné s'adressera à la dite Cour pour obtenir sa décharge en vertu du dit Acte.

BERNARD BERNARD. Par MOURSSEAU & DAVID. Ses Procureurs ad litem.

Montréal, 15 Septembre, 1870.

57e

REDUCTION.

GLACIERES GLACIERES

C'est le bon temps de se procurer une bonne GLACIERE, A BON MARCHÉ.

UNE réduction de 20 par cent sera faite à tout acheteur, une visite est respectueusement sollicitée.

GEORGE YON, Ferblantier et Plombier, No. 241 RUE ST. LAURENT.

LEGGO & Co.,

LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREOTYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, PHOTOGRAPHES ET IMPRIMEURS.

Bureau: No. 1, Côte de la Place d'Armes } MONTRÉAL. Ateliers: No. 319, Rue St. Antoine. }

On exécute dans un style vraiment supérieur, les Cartes Géographiques, Livres, Gravures, Cartes d'Affaires, Mémoires, Livres de Commerce de toutes descriptions, à des prix très modiques.

A L'ENSEIGNE DU CADENAS D'OR

VOUS trouverez les meilleures GLACIERES, BARATTES AU BEURRE, et BARATTES pour faire la CREME A LA GLACE. Le soussigné a aussi à son emploi des FERBLANTIER, PLOMBIERS, COUVREURS

en tôle galvanisée, ferblanc et en tôle, aussi toutes espèces de réparations faites à ordre.

L. J. A. SURVEYER, 524 Rue Craig, Montréal.

LA

CHAISE - PLIANTE

et la

CHAISE-CANAPÉ

combinaisons

EN UNE SEULE,

BREVETÉE.

G. M. FANDUWARD ET CIE., 283, rue Notre-Dame.

27f

N. CODERRE, MARCHAND-TAILLEUR, No. 238, rue Notre-Dame, en haut chez MM. BARRET et PRICE, Montréal, où l'on trouvera des DRAPS, CASIMIRES ET TWEEDS

de toutes sortes et des goûts les plus nouveaux. Il est prêt à exécuter avec ponctualité toute commande que l'on voudra bien lui confier à des prix très modérés.

Montréal, 4 mai 1870. 18z

BONNE NOUVELLE!

OUVERTURE DE L'HOTEL DU CANADA

RUE ST. GABRIEL, MONTREAL.

\$1 PAR JOUR SEULEMENT.

Cet Hôtel, qui vient d'être réparé et meublé à neuf, offre tous les avantages possibles aux marchands et en général à tous ceux qui visitent Montréal. On y trouve tout le confort désirable, et le service se fait avec une extrême régularité et sur un haut pied.

Cet hôtel a été ouvert jeudi, le 6 mai, par M. G. B. Ware propriétaire, et F. X. Fortin gérant, et ces Messieurs sollicitent respectueusement une visite pour s'assurer des avantages que l'on offre pour la modique somme d'une piastre par jour. M. Fortin est canadien, et ses capacités comme hôtelier sont généralement connues.

Pension sans chambres à des prix très modérés. 20z

GEORGE YON, PLOMBIER ET FERBLANTIER,

241, —Rue Saint Laurent,—241, MONTREAL.

MANUFACTURIER DE GARDE-MANGER RÉFRIGÉRATEURS

Constructeur de Fournaies à Air chaud

POSEUR DE TUYAUX A GAZ, BAINS ET CLOSETS.

Toutes commandes exécutées avec soin.

4 mai. 18z

ETABLIS EN 1840.

F. X. BEAUCHAMP, (successeur de D. Smillie.)

Manufacturier et Marchand de BIJOUX, PIERRES PRECIEUSES gardées en magasin, et taillées, polies et montées dans les derniers goûts.

MONTRES et BIJOUX soigneusement et promptement réparés.

No. 134, coin des rues ST. FRANCOIS-XAVIER et FORTIFICATION, presque en face du côté droit de la Banque du Peuple. Montréal, 4 mai 1870. 18ay

C. T. DORION, HORLOGER ET BIJOUTIER

No. 86 RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

CAMPRE ANGLAIS RAFFINE.

GRAINES FRAICHES DE JARDINS ET DE FLEURS

A VENDRE PAR J. E. D'AVIGNON, PHARMACIEN, DISPENSAIRE DE LA CITE

Vis-à-vis Mussen, 252, RUE NOTRE DAME, 252 MONTREAL. 18z

NOUVEAU MAGASIN D'APOTHECAIRE, 363, RUE STE. CATHERINE, (Près de la rue Amherst.)

Le Soussigné offre en vente un assortiment complet de Drogueries, produits Chimiques, Parfumeries, Huiles, Bois de Teinture, Médecines Patentées, Brayers, Eponges, Brosses à Cheveux, Brosses à Ongles, Brosses à Dents, Brosses à Barbe, Eau de Cologne, Sangsues, Savons de Toilettes, en grande variété. Aussi un assortiment de Papeteries, Journaux, Timbres-Poste, etc., etc.

Toutes Prescriptions de Médecins seront remplies avec le plus grand soin. JAMES GOULDEN, 21z

Montréal, 26 mai 1870.

L. P. DUFRESNE, MARCHAND DE

Montres en or et en argent, Bijouteries, etc. 88, RUE ST. JOSEPH, MONTREAL. MONTRES ET BIJOUTERIES REPARÉES ET GRAVÉES

E POITRAS, FERBLANTIER ET MARCHAND DE BOULES

DE TOUTES SORTES, 65, RUE ST. JOSEPH, (Vis-à-vis l'Hôtel Rapin) MONTREAL.

Ordres pour Fournaies à Air-Chaud, Ventilateurs, Réfrigérateurs, Poêles de Cuisine et de Salles, Fourneaux de Poêles, etc., etc., exécutés avec diligence. Ordres pour Couvrir en ferblanc et en tôle, et se charge de la réparation des couvertures, le tout fait avec promptitude. PRIX EXTREMEMENT MODÉRÉS. 15z

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa, 23 Septembre, 1870.

L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMERICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 12 pour cent.

R. S. M. BOUCHETTE, Commissaire des Douanes.

L'avis ci-dessus est le seul qui devra paraître dans les journaux autorisés à le publier. 6d

THOMAS MUSSEN, Marchand en Gros et en Détail de SOIERIES et POPELINES IRLANDAISES, GANTS D'ALEXANDRE, et autres Fabricants de renom,

TAPIS ET PRELATS DE CHOIX, De Velours, Bruxelles ou Tapestry.

ORNEMENTS D'EGLISES, Tentures pour Salons, Franges en Soie, etc., 257 ET 259, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL. 4 mai 1870. 18z

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire

De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

SOUSCRIPTION D'AVANCE.....\$4.00 par an. PAR NUMERO..... 10 Centins.

CLUBS. Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année.

Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile. Le port des numéros envoyés par la Poste sera payé par l'Editeur. Les remises d'argent par un mandat de Poste ou par lettre enregistrée, seront aux risques de l'Editeur.

On recevra des annonces, en petit nombre, au taux de 15 centins la ligne, payable d'avance.

AGENCE GENERALE: 1--COTE DE LA PLACE D'ARMES--1 BUREAU DE PUBLICATION ET ATELIERS: 319--RUE ST. ANTOINE--319

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTERAIRE

Publié tous les Jedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ABONNEMENT.....\$2.50 par année Aux Etats-Unis..... 3.00 Par numéro..... 5 Centins

Envoi par lettres enregistrées ou par ordres sur le Bureau de Poste au risque des propriétaires du journal.

ANNONCES.....10 Centins la ligne 1re fois 5 Centins " 2me " &c.

Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.

FRAIS DE POSTE—ATTENTION! Les frais de poste sur les Publications hebdomadaires ne sont que de 5 centins par trois mois, payables d'avance au bureau de poste de l'abonné. Le manque d'attention à ce détail, entraînerait une dépense de 2 centins qu'il faudrait payer sur chaque numéro.

Les journaux qui voudront bien échanger avec nous, ainsi que toutes lettres se rapportant à la rédaction, devront être adressés à l'Opinion Publique ou aux Rédacteurs, No. 1 Côte de la Place d'Armes, Montréal.

Toute lettre d'affaires devra être adressée à George E. Desbarats, seul chargé de l'administration du Journal.

Imprimé et publié par G. E. DESBARATS, 1, Côte de la Place d'Armes, et 319 Rue St. Antoine, Montréal, Canada.